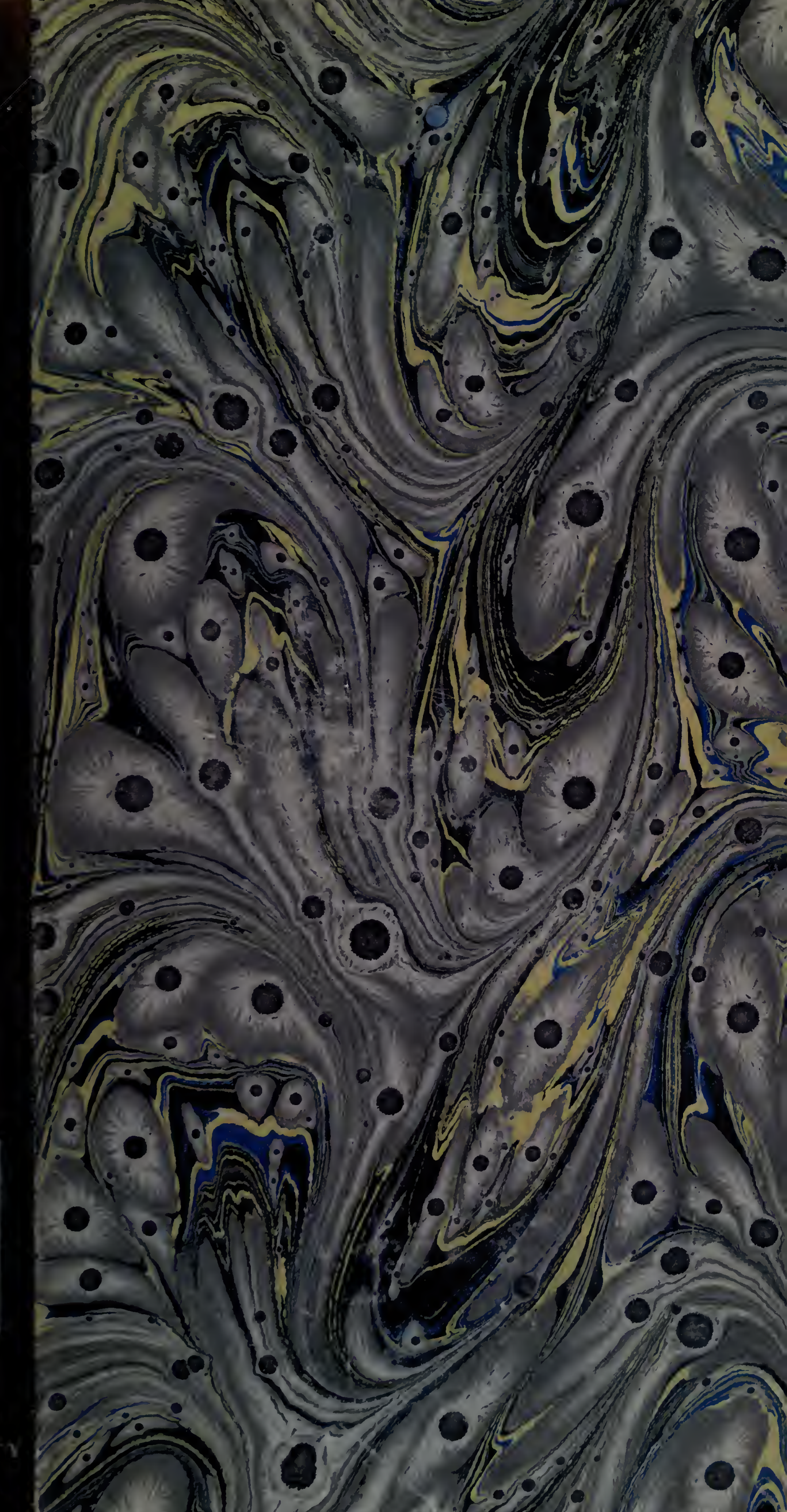
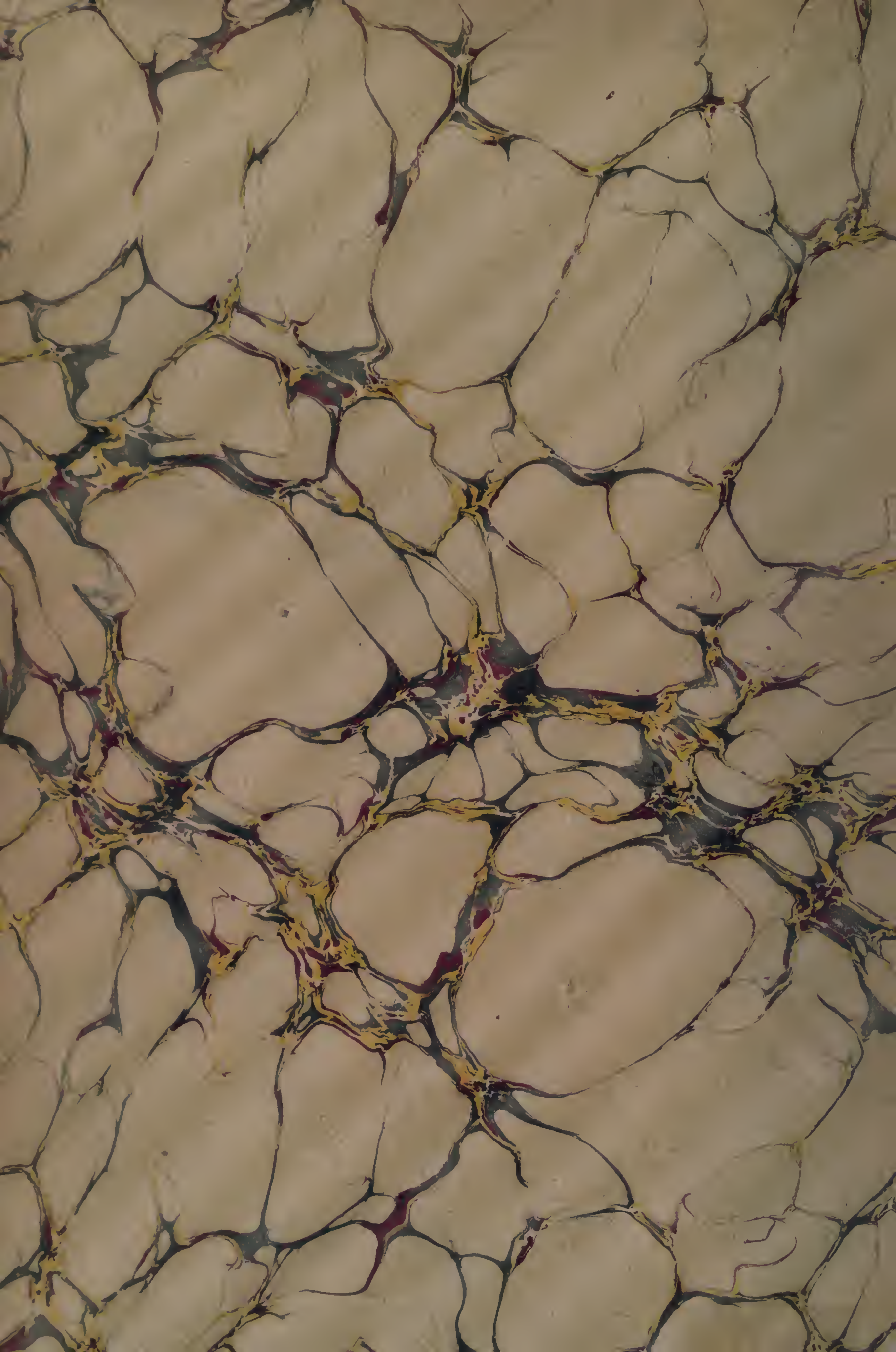
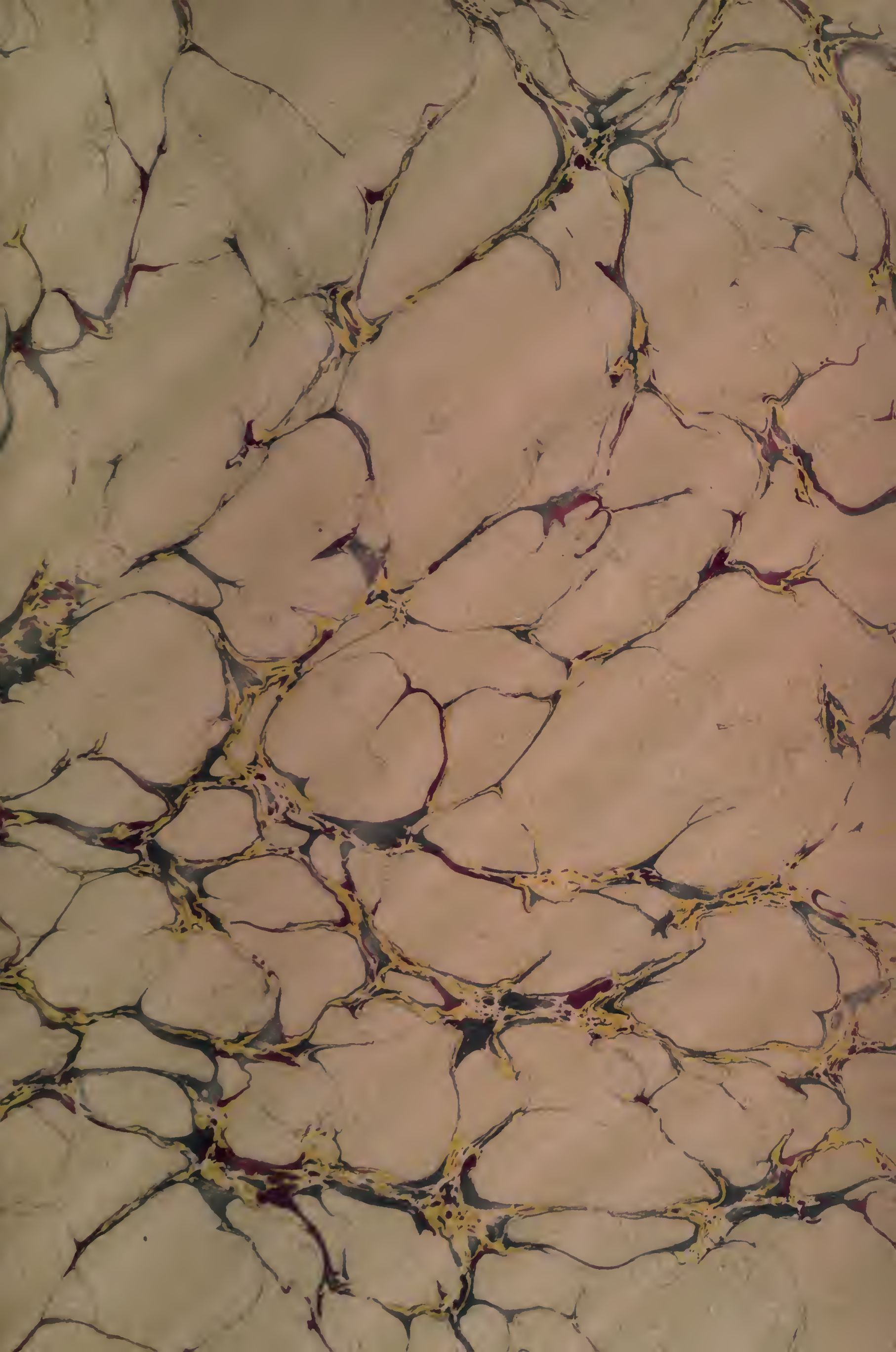






# LES TRUANDS

IL A ÉTÉ TIRÉ

*20 exemplaires numérotés sur papier du Japon et 30 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.*

JEAN RICHEPIN

# LES TRUANDS

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

*Représenté pour la première fois*

*au* Théatre de l'Odéon, *le 22 Mars 1899.*



PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1899

# PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| ROBIN COSTEAU . . . . . . . . . . . . . . | MM. | DECORI. |
| MICHAULT . . . . . . . . . . . . . . . . | | DORIVAL. |
| THIBAULT . . . . . . . . . . . . . . . . | | JANVIER. |
| FRANÇOIS VILLON . . . . . . . . . . . . | Mlle | CHAPELAS. |
| JEHAN DE CONFLANS. . . . . . . . . . . | MM. | CORNAGLIA. |
| HUGUES D'ESTOUTEVILLE . . . . . . . | | CÉALIS. |
| LE GOURET . . . . . . . . . . . . . . . | | DAUMERIE. |
| RAGUYER . . . . . . . . . . . . . . . . | | VALMONT. |
| UN SERGENT . . . . . . . . . . . . . . . | | DUPARC. |
| PREMIER TRUAND . . . . . . . . . . . . | | TALDY. |
| DEUXIÈME TRUAND . . . . . . . . . . . | | BEAUVAIS. |
| MARION L'IDOLE. . . . . . . . . . . . . | Mmes | TESSANDIER. |
| LA MIGNOTE . . . . . . . . . . . . . . . | | LAPARCERIE. |
| FLORA . . . . . . . . . . . . . . . . . . | | DALTI, |
| PREMIER ÉCOLIER . . . . . . . . . . . . | | MÉRIDOL. |
| DEUXIÈME ÉCOLIER . . . . . . . . . . . | | DEVILLERS. |

ÉCOLIERS, TRUANDS, RIBAUDES, SERGENTS.

---

*La scène se passe à Paris, en 1447.*

---



Pour la mise en scène et la plantation des décors, s'adresser à M. DHERBILLY, régisseur de l'Odéon.

# ACTE PREMIER

## L'ÉCOLE DE THÉOLOGIE

# ACTE PREMIER

---

Une grande salle longue, aux murs nus, délabrés, tristes, aux encoignures tapissées de toiles d'araignées.

A gauche, une large porte à deux battants, qui, lorsqu'elle est ouverte, laisse voir une cour pavée.

A droite, haute fenêtre étroite, au second plan.

A droite, à l'avant-scène, la chaire, massive, en chêne, plantée sur une estrade à laquelle on arrive en montant trois marches.

Au pied de la chaire, l'escabeau du massier.

Dans la salle, pour tous meubles, des bottes de paille sur lesquelles sont assis les écoliers.

La salle est représentée de biais, coupée en diagonale par la rampe.

## SCÈNE PREMIÈRE

THIBAULT, VILLON, JEHAN DE CONFLANS,
ÉCOLIERS.

JEHAN DE CONFLANS, dans sa chaire.

Ad Sancti Anselmi syllogismum nunc e longinquo redeamus oportet, quippequo, divinæ clavis instar, in supremâ supremæ rationis portâ facillimè aperiendâ utamur. Nec non et jampridem syllogismum illum, mirabilis doctoris munus mirabilissimum, novimus, scilicet : « Ens cujus ex essentiâ… »

VILLON, ronflant.

Honfrr! Honfrr!

JEHAN DE CONFLANS, lui jetant son bâton.

Dormis, Francisce.

VILLON, réveillé en sursaut, vivement.

Nequaquam!

JEHAN DE CONFLANS.

Dormis.

VILLON.

Nego.

JEHAN DE CONFLANS.

Dormis.

VILLON, violemment, puis railleusement.

Haud, nequaquam, inquam!
Ou (car mieux vaut que je réponde
En bon et simple françois
Compris de tous à la ronde)
Je, non Franciscus, mais François,
François Villon pour la brune et la blonde,
Je, si ronflant que je sois,
Ne dors pas le moins du monde.

JEHAN DE CONFLANS.

Dormiebas, dico, nequam.

VILLON, très farce.

Nequaquam, inquam, nequaquam!

A rêvasser, je m'attarde;
Mais j'écoute, sans rien perdre, qui, quæ, ni quam.
On en était, le feu de saint Antoine m'arde,
A la preuve mirobolarde
De saint Anselme (que Dieu garde!),
Laquelle, pour en fixer la leçon,
Maître Robin Costeau mit jadis en chanson
Sur l'air des marchands de moutarde.

(Il chante, en gambillant, les paroles suivantes, sur une mélopée de la rue.)

Ens, cujus ex essentià
Sequitur existentia...

TOUS, indignés.

Sat! Sat! Foras!

VILLON, ingénument.

Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

JEHAN DE CONFLANS, à Thibault.

Massier Thibault, la férule à ce drôle!
Et, s'il résiste, dans la geôle!

THIBAULT, brandissant la férule,

Donne ta main, Villon.

VILLON.

Sur ton nez, si tu veux;
Car elle est bon mouchoir à nez morveux.

THIBAULT.

Monstre d'indiscipline et d'insolence,
Tu te feras chasser de l'Université.

VILLON.

J'irai donc vivre à côté.

THIBAULT.

Méchant raillard!

(On entend des voix chantant dans la maison voisine.)

VILLON.

Chut! fais silence!
Écoute comme à côté
On chante belle musique,
Combien plus belle que la vôtre, en vérité,
O théologie et métaphysique!

(Il ouvre toute grande la fenêtre de droite, et aussitôt on distingue les paroles de la chanson suivante, chantée bruyamment en chœur.)

LES TRUANDS.

A pleins gosiers, à corps perdus,
Hurlu, berlu, ribéda, ribédu,
Chez Flora qui leur baille
Son vin à la futaille,
A pleins gosiers, à corps perdus,
Hurlu, berlu, ribéda, ribédu,
En attendant qu'ils soient pendus,
Les truands font ripaille.

JEHAN DE CONFLANS, à Thibault.

Clausam! Clausam!

(Thibault referme la fenêtre.)

O honte! En quel temps vivons-nous!
Ici, des écoliers, les coudes aux genoux,
Cherchant la sage paix que l'étude comporte,
Et là, dans la maison voisine, porte à porte,
La débauche et l'orgie, hélas! O tempora!
O mores!

THIBAULT.

Abstine, magister, ab irâ!

VILLON.

C'est-à-dire, point d'affaire!
Ni mores ni tempora,
O maître, n'y pourront rien faire;
Toujours ainsi ce sera.
Tant que ce quartier vivra,
Sur les épines de l'étude y fleurira
La rose de la débauche,
Et toujours, malgré tempora,
Malgré mores, on y verra,
Ioup, ioup, tradéri déra,
Saint Anselme la porte à gauche.
Et, la porte à droite, Flora.

THIBAULT.

Va donc chez elle, va! Tu t'es trompé de porte.

VILLON.

Eh! je le crois.

JEHAN DE CONFLANS.

Foras!

TOUS.

Oui, dehors!

VILLON.

Que je sorte!

JEHAN DE CONFLANS.

Ita.

VILLON.

C'est ça que vous voulez?

TOUS.

Ita.

VILLON.

Fort bien!

Pas la peine que plus longtemps on m'y exhorte.
J'y suis tout prêt.

THIBAULT.

Certes, vaurien.

VILLON, avec une mélancolie gouailleuse.

Adieu, triste école, où l'on n'apprend rien!

(La chanson a recommencé, entendue malgré la fenêtre close.)

Combien cette autre est meilleure!
Comme j'y deviendrai savant! A la bonne heure!

THIBAULT.

Celui qui t'y donnera des leçons,
C'est le roi des truands et des mauvais garçons,
Robin Costeau.

VILLON.

Voire! Un bon maître!

THIBAULT.

Oui, dans l'art de tous les péchés!

VILLON.

Il le professe!

THIBAULT.

Hélas!

VILLON.

Je vais m'y mettre.
Si vous en êtes empêchés,
Vous, les jeunes sans sève et les vieux desséchés,
Hohete! Adieu! Dans cette école, moi, j'y entre.
Moi que la sève emplit de la nuque aux talons,
Et qui ne veux pas, que diantre,
A la façon des melons
Mourir la graine dans le ventre.

(Il sort, pendant que, par la porte ouverte, on entend de nouveau la chanson.)

## SCÈNE II

Les Mèmes, moins VILLON.

JEHAN DE CONFLANS, tristement.

Pour mutin que soit celui-ci,
Qu'il s'aille à son tour perdre aussi.
Las! c'est grand'pitié quand même!
Il avait l'esprit que j'aime,
Allègre, avisé, subtil.
Il m'eût fait honneur sans doute.
Quel sera son Octobre après tant bel Avril!

THIBAULT.

Las! maître, aux riches seuls arrive banqueroute.
Le meilleur prend souvent la plus mauvaise route.
Autant jadis en advint-il
Au cher ami de mes jeunes années,
A ce Robin Costeau, parti d'un tel élan
Pour de si hautes destinées,
Si bien pensant, si bien parlant,

Et par qui furent tant d'espérances fanées.
Lui, dès vingt ans maître ès arts,
Prince de la gent écolière,
Aiglon dans notre volière,
Et qui depuis, vivant de crime et de hasards,
N'est plus prince que chez les truands, triste prince
En l'art du croc et de la pince!

JEHAN DE CONFLANS, mélancolique.

Je l'aimais bien aussi.... Plus n'y pensons!

THIBAULT, très tristement et tendrement.

Moi, je l'aime toujours, malgré ses malfaçons,
Tant que, quand j'y pense, j'en pleure.

JEHAN DE CONFLANS, philosophiquement.

Plus n'y pensons, te dis-je, et tout à l'heure
A théologiser recommençons!
Des consolations c'est encor la meilleure.

(Aux écoliers, d'un ton doctoral.)

Nunc igitur redeamus e longinquo
Ad syllogismum supradictum, quippequo...

(La fenêtre s'entr'ouvre.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, VILLON.

VILLON, par la fenêtre entr'ouverte, sans se montrer.

Cocorico ! Cocorico !

JEHAN DE CONFLANS.

Qui fait ce cri ?

VILLON, passant sa tête par la fenêtre.

C'est moi, qui viens par la fenêtre
Chanter comme un petit coq
Avant-courrier du jour clair près de naître.
Quel jour ? Ceci, compaings, autrement dire : hoc !
(Sautant par la fenêtre et continuant à parler dans la salle.)
A savoir que mon nouveau maître,
Robin Costeau, va dans l'instant se rendre ici,
Trouvant qu'il y fait noir et qu'on y est transi,
Pour un peu de soleil y mettre.
Et le soleil qu'il y mettra,
C'est celui qui flambe aux trognes

De son bataillon d'ivrognes
Et celui qui florit dans les yeux de Flora.

JEHAN DE CONFLANS.

Quoi! Les truands ici! Se peut-il qu'on supporte
Un abominandum pareil!
Non, non, jamais! Fermez la porte!

(Quelques écoliers, conduits par Thibault, se précipitent vers la porte pour la tenir close; elle est brusquement enfoncée par un coup d'épaule de Costeau.

## SCÈNE IV

Les Mêmes, ROBIN COSTEAU, FLORA, LA MIGNOTE, TRUANDS et RIBAUDES.

ROBIN COSTEAU, à voix tonitruante.

Ouvrez la porte!
Laissez entrer le soleil!

(Derrière Robin Costeau se rue la bande des truands et des ribaudes, parmi lesquels plusieurs portent triomphalement sur leurs épaules Flora demi-nue.)

Salut, ô pauvre vieille Université morte!
Voici la vie et la jeunesse qu'on t'apporte.

Avec nous chantes-en le lumineux éveil
A pleine voix joyeuse et forte.

LES TRUANDS ET LES RIBAUDES, *chantant.*

Aimons! Buvons! C'est dit, c'est dû,
Hurlu, berlu, ribéda, ribédu!
Le vin guérit la fièvre.
L'amour fleurit la lèvre.
Aimons! Buvons! C'est dit, c'est dû,
Hurlu, berlu, ribéda, ribédu!
Le reste, c'est du temps perdu
Qui vaut un pet de lièvre.

JEHAN DE CONFLANS.

O honte! Ainsi c'est toi, Robin Costeau, c'est toi,
Qui viens ici mener le branle en sarabande
A la tête de ces truands, de cette bande...

ROBIN COSTEAU.

Hé! hé! n'en dis pas trop de mal. Je suis leur roi.

JEHAN DE CONFLANS, *montrant Flora.*

C'est toi qui viens nous faire en orgueilleux arroi
Voir le triomphe de cette infâme sirène!

ROBIN COSTEAU.

Ah! n'en dis pas de mal du tout. Elle est ma reine.

FLORA, du haut des épaules qui la portent.

Oui, messire, en vérité,
Moi, la Flora, moi qu'on nomme
L'empérière de beauté,
Moi, celle pour qui tout homme
Se change en bête de somme,
Moi vers qui, la flamme aux reins,
Il vient plus de gens qu'à Rome
Il ne va de pèlerins,

Malgré tout, gloire et fortune,
Le seigneur de mon château,
Le vrai, c'est le roi de Thune,
C'est mon vieux Robin Costeau,
Vieux loup toujours louveteau,
Dont jamais l'amour ne clanche,
Et dont les doigts en marteau
Font des bleus à ma chair blanche.

LA MIGNOTE.

Eh! par Dieu, n'en sois pas si fière, la Flora!
A l'aimer aujourd'hui tu passes ton caprice;

Mais que demain ta maison dépérisse,
Et, ton amour cédant devant ton avarice,
Demain un autre t'aura.
Tandis que, moi, si je l'aime,
Moi bachelette de Bohème,
Moi, la Mignote, qui n'ai pas un liard vivant,
Moi, si je l'aime, après lui comme avant
J'aurai su n'être à personne,
Ainsi que ma chanson le sonne.

(Elle chante.)

Toi, l'aimé qui m'aimeras,
En m'étreignant dans tes bras
Tu m'auras toute.
Nul aux fruits de mon verger
N'a pris le duvet léger
Qui les veloute.

Quand plus tu ne m'aimeras,
A qui m'ouvrira ses bras
Restant farouche,
Mon corps sera le linceul
De tes baisers à toi seul,
Morts sur ma bouche.

FLORA.

De cet air triste qui veut être consolé,

Est-ce pour mon Robin que ta voix est si douce?
L'aimes-tu donc, petit grillon au teint brûlé?

LA MIGNOTE.

Mon cœur, ainsi que mon teint, si je l'ai
Recuit ou non d'un feu qui te courrouce,
N'en demande pas le secret,
O grande sauterelle rousse;
Car peut-être est-ce à toi qu'il en cuirait!

FLORA, sautant à terre et courant vers Elle.

Je le demande, et qu'il m'en cuise!

LA MIGNOTE, tirant et brandissant une dague.

Sois donc servie à ta guise!

ROBIN COSTEAU, s'interposant.

Paix là! Paix là! Pour le vieux coq Robin Costeau
Qu'entre deux poules on se batte,
Fort bien! Mais à coups de bec et de patte,
Non pas à coups de couteau!

JEHAN DE CONFLANS, solennel.

O murs de cette école, asile de l'étude,
Par nos doctes débats ennoblis d'habitude,

De quels ignobles duels vient vous encanailler
Ce coq de la débauche avec son poulailler !

THIBAULT, *avec affection.*

Et dire que jadis, Costeau, ces murs, les mêmes,
T'ont vu dans nos tournois, chevalier triomphant,
Le syllogisme au poing, cuirassé d'enthymèmes,
En latin magistral sonner de l'olifant !
O toi qui fus ce pur et glorieux enfant,
Front qu'on prédestinait à tous les diadèmes,
De te retrouver roi des gueux mon cœur se fend.
Ah ! Robin Costeau, si tu m'aimes
Comme je t'aime, ô mon ami,
Reviens parmi nous ! Non parmi !
Que dis-je ! Ce sont blasphèmes.
Mais à notre tête, en élu,
En maître que l'on regrette,
Dans cette chaire où ta place était prête,
Où tu serais si tu l'avais voulu.

JEHAN DE CONFLANS, *avec tendresse.*

Ah ! certe, à te le promettre
Que de fois je me suis plu,
Et qu'il t'y céderait sa place, ton vieux maître,
Avec un bonheur absolu !

*(Il descend de sa chaire.)*

ROBIN COSTEAU.

Voire ! L'idée est des plus folles ;
Mais peut-être serais-je un sage en la suivant.

THIBAULT, enthousiaste.

Oui, oui, roi des truands, sois le roi des écoles !

ROBIN COSTEAU.

Bah ! risquons-en l'essai ! Sera-t-il décevant ?
Je ne crois pas. Je m'y connais en fariboles.
Pour l'avoir oublié, je l'ai fait trop souvent,
Ce métier d'âne savant,
Savant à moudre du vent
Dans leur moulin à paroles.
O discours, je saurais encor bien comme avant
Dévider vos boyaux en longues banderoles,
Et les ratatouiller, par la corbieu,
Vieux latin de cuisine, au feu
De tes sonores casseroles.

(A Jehan de Conflans.)

Tiens ! Prête-moi ta robe et ton bonnet... Mais si !
Prête-les-moi donc, te dis-je.

(Il les lui enlève.)

Sans eux, l'on est sans prestige.

(Il met la robe et le bonnet.)

Tandis qu'ainsi, mon maître, ainsi...

(Il monte en chaire et prend un air inspiré.)

Ah! je me sens déjà buste sur un piédouche!
Le miel de l'éloquence abonde dans ma bouche,
Oyez tous, écoliers, et vous, truands, aussi!
Que la bonne doctrine entre en vous et vous touche!
Je tousse... Heum! Breum!... Je crache... Rac! Tsi!

(Il a toussé et craché bruyamment.)

Doctoralement je me mouche.

(Il se mouche dans un pan de la robe.)

Gnouffre!... Et dans un verbe farci,
Moitié latin, moitié françois, voici.
Que je commence.

(D'un ton professoral.)

Amici,
Compaings, sodales, camarades,
Ego, je, moi, Robin Costeau...

JEHAN DE CONFLANS,

Jadis, ici,
Robinus Costalis...

ROBIN COSTEAU, lui envoyant un baiser, goguenard.

Merci!

Je, dis-je, batteur d'estrades
Plus drôles que celle-ci,
Vobis dico d'ouvrir bene l'oreille
Et ne pas facere le rétréci
A la leçon non pareille
Quam in stylo rigolo
Robinus debagoulo.

JEHAN DE CONFLANS.

O profanation! Hélas! c'est mon pupitre
Qui lui sert à ces jeux de pitre!

ROBIN COSTEAU, à califourchon sur la chaire.

Patience! Dans un instant je suis profond.
Mais d'abord je veux me montrer agile.
Je suis un sage fol, de ceux qui font
Les pitres devant l'Évangile.
Me voici grave à présent, et sans plus
Nous amuser en propos superflus,
Guérissez-vous l'esprit, si vous l'avez malade,
Et, si vous l'avez sain, rendez-le mieux portant,
En humant à la régalade
Mon Evangile de plaisir
Dont se boit le clair élixir
Au goulot de cette ballade.

N'écoute pas ces tristes vieux
Qui voudraient, pour t'apprendre à vivre,
Qu'arrosé des pleurs de tes yeux
Ton nez prît racine en un livre.
Arrache-l'en et le délivre;
Et, tes yeux désenguignonnés,
Dis-leur de rire et de le suivre.
Ton nez va devant. Suis ton nez.

Suis-le bravement, en tous lieux,
Sans peur du soleil ni du givre.
Souvent le pis conduit au mieux.
Quand, alourdi par trop de pivre,
Il te semblera d'une livre,
N'en prends pas des airs étonnés.
Dans le ciel pourpre où l'on est ivre
Ton nez va devant. Suis ton nez.

Il ira parfois vers des yeux
A qui pieds et poings on se livre,
Yeux pervers et délicieux
De femelle à croupe de guivre.
Ne crains pas pourtant de poursuivre.
Si, dans l'ombre où vous claironnez,
Passions au clairon de cuivre,
Ton nez va devant, suis ton nez.

Envoi.

Prince, à court de rimes en ivre,
Voilà mes propos terminés,
Et je conclus : si tu veux vivre,
Ton nez va devant, suis ton nez.

VILLON.

C'est bien dit. Ohé ! vous autres,
N'en est-ce pas votre avis ?

LES TRUANDS ET LES RIBAUDES.

Oui !

VILLON, s'adressant particulièrement aux écoliers.

Vous ?

PREMIER ÉCOLIER.

Si fait.

DEUXIÈME ÉCOLIER.

Certe !

TROISIÈME ÉCOLIER.

Oui !

QUATRIÈME ÉCOLIER.

Je veux vivre.

CINQUIÈME ÉCOLIER.

Je vis.

ROBIN COSTEAU.

Allons! Mon Évangile a donc quelques apôtres?

PREMIER ÉCOLIER.

Moi!

DEUXIÈME ÉCOLIER.

Moi!

TROISIÈME ÉCOLIER.

Tous!

TOUS LES ÉCOLIERS, *à voix tonnante.*

Oui, tous!

JEHAN DE CONFLANS, les bras au ciel,

Ils sont déchaînés !

THIBAUT, à Robin Costeau.

Mais c'est un sacrilège où tu te vautres !

JEHAN DE CONFLANS, avec désespoir.

Ah ! mes pauvres clergeons, vous vous damnez !

ROBIN COSTEAU.

Eh ! non. Ils suivent leurs nez.
Thibault et toi n'avez qu'à replanter les vôtres
Dans la théologie où vous les internez.
Mais les leurs, désemprisonnés,
Ont pour pilote enfin, qui les gouverne,
L'instinct de leurs libres vingt ans ;
Et cet instinct, hors de votre caverne
Où se fanait leur printemps,
Les mène droit aux paradis chantants
De la fille et de la taverne.

VILLON.

Hého ! Hého ! Tout de suite allons-y !
C'est bien par là que mon nez flaire.

LES TRUANDS ET LES RIBAUDES.

Le mien aussi.

LES ÉCOLIERS.

Le mien aussi.

ROBIN COSTEAU.

Venez-y donc, et vogue la galère!

JEHAN DE CONFLANS, navré.

Hélas! la galère, en effet!

THIBAULT, même jeu.

Et pour mât la potence!

JEHAN DE CONFLANS.

Et ce sera bien fait.

VILLON, avec un pied de nez.

Hohete! hohete! Lanlaire!

(Robin Costeau, bras dessus bras dessous avec Flora et la Mignote, et suivi des truands et des écoliers enlacés avec les ribaudes, défilent en chantant et dansant devant Jehan de Conflans et Thibault désolés.)

TOUS, chantant, moins Jehan de Conflans et Thibault.

A pleins gosiers, à corps perdus,
Hurlu, berlu, ribéda, ribédu,
Qu'on braille et se débraille!
Vivons en feu de paille!
A pleins gosiers, à corps perdus,
Hurlu, berlu, ribéda, ribédu,
En attendant qu'ils soient pendus,
Les truands font ripaille.

(Après leur sortie, on entend la chanson s'éteindre peu à peu au lointain.)

## SCÈNE V

JEHAN DE CONFLANS, THIBAULT.

JEHAN DE CONFLANS.

Et nous voilà tout seuls, mon pauvre vieux massier!

(Il remonte machinalement dans sa chaire, et s'y assied tristement.)

THIBAULT.

Maître, aux graves travaux la solitude sied.

N'avoir pour auditeur que moi. c'est peu, sans doute;
Mais je le suis de tout mon cœur. Parlez, j'écoute.

(Il s'assied au milieu de la salle.)

JEHAN DE CONFLANS, doctoralement

Dicebam igitur de sancti Anselmi syllogismo...

RIDEAU

# ACTE II

## LE REPAIRE DE ROBIN COSTEAU

# ACTE II

---

Une vaste chambre, souterraine du côté de la rue, et surplombant, de l'autre côté, la Seine.

Au fond, escalier de dix marches, en colimaçon, menant à un palier sur lequel ouvre, à gauche, la porte par où l'on entre de la rue.

Au fond, à gauche de l'escalier, haut buffet flanqué de deux escabeaux.

Dans la paroi de gauche, porte donnant accès à la chambre de Robin Costeau.

A droite, au premier plan, table massive, entourée d'escabeaux.

Dans la paroi de droite, plantée de biais, s'ouvre une fenêtre carrée, aux volets épais, qui donne sur la Seine, coulant au-dessous au bas de la muraille à pic.

Aux murs, et par terre, en désordre, des agrès de pêche, nasses, verveux.

La chambre est obscure quand la fenêtre est close.

## SCÈNE PREMIÈRE

VILLON, THIBAULT.

VILLON, conduisant Thibault par la main dans l'escalier.

Là, prenez garde! En cet endroit la marche est haute,
Et celle d'après fait faute.

THIBAULT.

Et c'est pour me rompre le col
Que tu me fais descendre sous le sol,
Avec ce brin de feu mourant dans ta lanterne,
Au fond de cette citerne,
Petit folâtre qui t'amuses d'un vieux fol.

VILLON.

Ni vous ni moi ne sommes fous quand même,
Puisque nous venons voir ici,

Navré d'un coup de dague et de fièvre transi,
Notre pauvre Robin que j'aime
Et que vous aimez aussi.

THIBAULT.

Du meilleur de moi, je t'assure.
Hélas ! je ne suis pas médecin pour guérir
Sa fièvre ni sa blessure ;
Mais tu fis bien pourtant de me venir quérir.
Quand on a mal, il n'est pire détresse
Que d'être seul, dans son mal s'abîmant ;
Et le meilleur remède et plus calmant,
Ce n'est tisane ni compresse,
Guimauve, manne ou cumin,
C'est encore un ami qui, la main dans la main,
Vous dit des mots de tendresse.

VILLON.

Les vôtres lui seront un baume, de par Dieu,
D'autant plus doux que moins il en espère.
Il n'en entend guère en ce lieu.

THIBAULT.

Ce lieu, quel est-ce à propos ?

VILLON.

Son repaire.
Et c'est bien contre son gré
Que je vous l'aurai montré.
A moi, son clergeon, il l'a fait connaître,
Et j'ai juré d'en garder le secret.
Sauf son lieutenant le Gouret
Et la Mignote, nul au monde n'y pénètre.

(Montrant l'escalier par où ils sont venus.)

Encor n'y vient-on pas par cette porte-ci
Dont le chef seul a la clef que voici;
Mais par cette autre.

(Il ouvre la fenêtre qui éclaire la salle.)

THIBAULT.

Eh! Dieu m'ait en merci!
Cette porte est une fenêtre.

VILLON.

Oui-da, close d'un bon volet ferré des coins.

THIBAULT, regardant par la fenêtre.

Et là-dessous, à vingt pieds pour le moins,
Dieu me fasse miséricorde
Si ce n'est pas la Seine!

VILLON.

Ce l'est bien.
On en monte par le moyen
De cette échelle de corde,
Pourvu qu'au bas du mur en bateau l'on aborde;
Et le passeur du bateau,
C'est le fils de Robin Costeau.

THIBAULT.

Son fils, dis-tu?

VILLON.

Je dis.

THIBAULT.

Parlant à la légère?

VILLON.

Non pas. Vraiment son fils.

THIBAULT.

Il n'en a point.

VILLON.

Si fait!

Et même une ménagère.
Vous l'ignoriez?

THIBAULT.

En effet.

VILLON.

Tant mieux pour vous! Car c'est une mégère.
Elle lui brode ici des jours tissus
D'ortie et de chardons avec du bren dessus.
Cette gueuse autrefois (m'a-t-on dit à l'école),
Celle dont il eut cet enfant,
Avait nom Marion l'Idole.

THIBAULT.

L'Idole! Oui, je l'ai vue en arroi triomphant;
Et je la croyais morte en prison, comme folle.

VILLON.

Folle, elle l'est encor plus qu'à moitié,
Surtout les jours qu'elle a par trop vidé sa fiole;
Et quand sa tête alors s'envole à la venvole...

THIBAULT.

Je vois cela d'ici, c'est lui qui la console

En souvenir de leur vieille amitié.
Comme c'est bien, qu'il ait cette pitié!

VILLON.

Eh! non, ce n'est pas bien! Car, pleine de rancune,
Elle n'en a pour lui reconnaissance aucune.
Elle et son gas, et l'un plus que l'autre impudents,
Sont toujours après lui comme
Chiens hargneux montrant les dents.
De reproches, de cris, d'exigence, on l'assomme,
Et l'on fait de sa vie, en somme,
Paradis au dehors, un enfer au dedans.

THIBAULT.

Et pourquoi reste-t-il avec ces chiens grondants?

VILLON.

Il aime son fils, le pauvre homme!

THIBAULT.

Si triste alors que lui soit la maison,
En y restant il a raison.
Mais le temps passe à la bavarderie.
Allons voir Robin, je te prie.

VILLON, allant vers la chambre de Costeau.

Allons! Je l'avertis d'abord. Ça vaudra mieux.

THIBAULT.

Je crois.

(Sort Villon.)

## SCÈNE II

THIBAULT, seul.

En somme, j'ai violé son repaire;
Il en sera peut-être furieux.
Bah! il est père et bon père;
Il comprendra que je sois bon ami.

## SCÈNE III

THIBAULT, VILLON.

VILLON, revenant sur la pointe des pieds.

Sur l'une et sur l'autre oreille,
Profondément endormi,

Il fait un somme en souriant emmi,
D'une tranquillité pareille
A celle d'un enfantelet
Qui souffle des pois en cuvant son lait.

THIBAULT.

C'est grand dommage qu'on l'éveille !

VILLON.

Aussi ne l'ai-je point éveillé.

THIBAULT.

Bien tu fis.
Le somme est confiture exquise aux déconfits.
Jusqu'à temps qu'ait pris fin de lui-même son somme,
Attendons !

(Il s'approche, sur la pointe des pieds, d'un escabeau.)

VILLON, même jeu.

Attendons !

THIBAULT, s'asseyant tout doucement.

Sans bruit.

VILLON, même jeu.

Sans bruit.

(Un temps de silence.)

## SCENE IV

LES MÊMES, MARION.

MARION, paraissant, échevelée et rouge, à la fenêtre.

Holà !

Qu'est-ce que c'est que cet homme?

(Elle saute dans la chambre et y marche en titubant.)

VILLON.

Dieu la damne ! Elle est soûle encor, regardez-la !

THIBAULT.

J'ai peur.

MARION, criant par la fenêtre.

Ho ! Michault, monte vite et l'assomme !

## SCÈNE V

LES MÊMES, MICHAULT.

MICHAULT, encore à la cantonade.

Je viens, la mère.

(Paraissant à la fenêtre.)

Voilà !

(Se retournant vers le dehors et parlant à la Mignote.)

Amarre bien le bateau, la Mignote!

(Sautant à son tour dans la chambre, sans voir Thibault que lui masque Marion.)

Quoi? Qu'y a-t-il?

MARION, montrant Thibault.

Qu'il faut passer au bleu

Ce...

THIBAULT, se reculant, effrayé.

Mais non.

MICHAULT, brutalement.

Si! Que fais-tu dans ce lieu?

VILLON, s'interposant.

Il y vint...

MARION, lui fermant la bouche.

Toi, ferme ça, bout de crotte!

(A Michault, en désignant Thibault qui tremble de peur.)

Vois, comme il tremble.

THIBAULT.

Eh! plus qu'un peu.
A moins on aurait la tremblote.
Vous criez comme on crie au feu.

MARION.

Je crie à l'espion.

MICHAULT, retroussant ses manches.

Qu'on va mettre en compote.

THIBAULT.

Point ne le suis, j'en jure Dieu!

MARION.

Si! Vois son nez de fouine et son œil qui clignote.

C'en est un, je te dis, mon fieu.
Etripe-le, le traître, étripe-le!

## SCÈNE VI

Les Mêmes, LA MIGNOTE.

LA MIGNOTE, entrant d'un saut par la fenêtre et retenant Michault.

Garde-t'en bien! ta mère est folle.
Espion, lui! Non pas! Je le connais.
C'est un de ces gens d'école
Portant robes et bonnets.

VILLON, vivement.

Tout juste! Et celui-ci, médecin qu'on renomme,
Veut bien venir céans pour soigner...

MARION.

Qui? mon homme!
Il n'en a pas besoin. Moi, j'y suffis.
Et qu'on lui laisse en paix régler son compte!

MICHAULT.

En est-il là, vraiment?

MARION, féroce.

Je l'espère, mon fils.

THIBAULT et VILLON, avec horreur.

Oh!

LA MIGNOTE.

Marion, n'as-tu pas honte,
Parlant de cette façon
De son père à ton garçon?

MARION.

Non, dame! Il m'en a trop et trop fait, le vieux drôle!
Qu'il souffre et crève, il ne m'en chaut!
Et tant mieux si là-bas il a pour geôle
Le trou d'enfer qui flambe au plus rouge réchaud!

LA MIGNOTE, avec passion.

Lui, le traiter ainsi! Lui, si bon!... Mais, Michault,
Défends-le donc, toi! C'est ton rôle.

MICHAULT, sombre.

Et pourquoi t'en charger, alors, d'un cœur si chaud?

MARION, ironique et terrible.

Ah! pourquoi? C'est qu'après tant d'autres il l'enjôle,
Comme jadis il m'enjôlait,
Le vieux preneur d'âmes qu'il est!
Elle l'aime!

LA MIGNOTE.

Tu mens.

MARION.

Je ne mens pas. La preuve...

MICHAULT, exaspéré.

Ah! tais-toi!

MARION.

Mais...

MICHAULT, bas, en montrant Thibault.

Cet homme est là, qui nous entend.

(Il continue à parler dans l'oreille de Marion, qu'il emmène à l'écart.)

VILLON, à Thibault.

Et voilà chaque jour, d'autant,
De quel fiel immonde on l'abreuve!

THIBAULT, les regards et les bras au ciel.

Mon pauvre ami, mon pauvre vieux!

MICHAULT, revenant à Thibault, et brutalement.

Qu'attendez-vous? Entrez et soignez-le.
(Il le pousse vers la chambre de Costeau.)

THIBAULT.

Dieu m'aide,
Et je l'aiderai de mon mieux.
(Il sort, suivi de Villon.)

## SCÈNE VII

MARION, LA MIGNOTE, MICHAULT.

MARION, triste et sombre.

Ah! puisse-t-il trouver remède,
Ce grand savant, qui s'y connaît si bien,
Non pas au mal de Costeau, mais au mien!

MICHAULT, même jeu.

Las! au mien aussi, ma mère!

MARION, devenant très tendre.

Le tien? Quel est-il donc, mon petit fils?

MICHAULT.

Celui dont tout à l'heure encore tu me fis
Remonter aux dents la nausée amère.

MARION.

Moi, mon Benjamin! Et comment?

MICHAULT, avec une rage sourde, montrant la Mignote,

Quand tu m'as dit que celle-là que j'aime
Parlait de mon père en l'aimant.

LA MIGNOTE.

Je te répète qu'elle ment.

MARION, à Michault.

Ah! que je le voudrais, et finir ton tourment,
Et changer ta nausée amère en douce crème,
O mon chéri, mon petit, mon mignon,
Le seul être que j'adore!
Mais quoi! C'est vrai, quand même; et, la hache au chignon,
Sur le billot je le dirais encore.
Elle l'aime.

LA MIGNOTE.

Qu'en sais-tu,
Puisque moi-même je l'ignore?

MARION.

Je le sais par ton air de chien battu
Quand dans les yeux il te regarde,
Et je le sais par l'aiguillon pointu
Dont alors mon cœur se poignarde.

LA MIGNOTE.

Tu l'aimes donc toujours?

MARION, en s'exaltant de plus en plus.

Non, je le hais!
Mais c'est d'une étrange sorte.
Ma jalousie, au feu qui ne s'éteint jamais,
Avec mon amour n'est pas morte.
Ah! je l'ai tant aimé, quand je l'aimais!

(Elle se met à pleurer, assise, absorbée dans ses souvenirs.)

MICHAULT.

C'est ainsi que je t'aime à présent, la Mignote.

LA MIGNOTE.

Eh! Michault, je n'en peux mais.

MARION, prise d'un accès de folie.

Las! Las! mon cœur, qui te grignote?
Les rats! Les rats!... Les rats aux museaux de filous!

LA MIGNOTE.

La voilà toute à sa folie, et qui radote.

MARION, même jeu que plus haut.

Maintenant c'est les loups!... Hou! les loups, les grands loups
Qui hurlent à voix de hulotte,
Les loups aux crocs aigus comme des clous!
Mangez, les rats! Mangez, les loups! A pleine gotte
Gavez-vous-en, de ma chair qui grelotte!
Buvez, les loups! Buvez, les rats! Faites ribote!
Buvez mon vieux cœur! Il saignote
A tout petits, petits glouglous
Dont le sang pâle se caillotte.
Ah! bonnes gens, bonnes gens, à genoux!
Priez pour celle qu'au suaire on emmaillotte!
Pauvre de moi! Pauvres de nous!

(Elle s'affale à croppetons dans un coin, en sanglotant.)

MICHAULT, à la Mignote.

Vois ce qu'on souffre, étant jaloux!
Entends comme elle sanglote!
Ah! veux-tu donc, la Mignote,
Qu'ainsi je sois torturé?

LA MIGNOTE.

Eh! ce qui la torture, elle, c'est sa folie.

MICHAULT.

Qui vient de son amour, pour avoir trop pleuré,
Trop soupiré, trop enduré,
Pour avoir eu, sur la route où j'irai,
Trop longtemps l'âme remplie
Des noirs poisons que vous versent jusqu'à la lie
Les mépris de l'être adoré.

MARION, toujours à croppetons, et abîmée dans sa douleur.

Las! las!

MICHAULT, se rapprochant de la Mignote.

Et moi, de même, ô mauvaise jolie,
Si mon amour sans cesse en souffrant te supplie
Sans rien obtenir à son gré,
Ce qui m'attend, c'est pareille aventure.

Toujours t'aimant, toujours désespéré,
De peine en pleurs et de pleurs en torture,
Ainsi qu'elle a perdu le sens, je le perdrai,
Passeur au bateau chaviré
Dont la raison sera comme un noyé qui flotte.

LA MIGNOTE, moqueuse.

Non, non, Michault, je n'en crois rien.
Chavirer ton bateau, toi! Tu t'y prends trop bien,
Bon marinier et bon pilote,
Pour ne pas le mener juste où tu veux,
C'est-à-dire à l'endroit où se tend ton verveux;
Et tu penses déjà m'y tenir... (Avec une pirouette). Pas si sotte!

MICHAULT, irrité.

Ah! ne ris pas, la Mignote,
Ni de moi, ni de mes vœux!

LA MIGNOTE.

Je ris de toi?

MICHAULT.

Certes.

LA MIGNOTE.

Point.

MICHAULT, menaçant, de plus en plus.

Si, te dis-je,
Mais prends garde ! C'est prodige
Que je fasse à tes pieds ici le chien couchant.
De tel métier je n'ai guère habitude.
Je suis plutôt dogue au poil rude,
Au coup de gueule méchant,
Qui, lorsqu'à contre-poil on le caresse,
En bête de combat, le poil tout dru, se dresse,
Et dont alors sur-le-champ
La gueule en pince de forge,
Rouge, vous saute à la gorge.

LA MIGNOTE.

A la bonne heure, donc ! Tu me plais mieux ainsi,
Michault, qu'en amoureux transi ;
Mais je rirai de toi si je veux, et voici,
Dogue, ma gorge à mettre en loques.

MICHAULT.

Ah ! toujours, toujours, tu te moques !
Et moi, lâche, je le supporte !... Non ! Assez !
Assez de ces jeux où tu m'effiloques
Le cœur à coups d'épingle adroitement lancés !

Dis-moi la vérité, plutôt, d'un seul coup, franche!
Plante-moi dans le cœur un couteau jusqu'au manche!
Tu l'aimes, n'est-ce pas, lui, lui?

LA MIGNOTE, ingénuement.

Point ne le sais.

MICHAULT, stupéfait.

Tu ris encor?

LA MIGNOTE.

Du tout. Je n'y vois pas matière.
Ces mots, qui peuvent bien te paraître insensés,
Viennent du fond le plus grave de mes pensers,
Et c'est la vérité que je dis, tout entière.
Je ne suis point d'humeur, comme on le croit,
Coquette ni cachottière.
Où je dois aller, toujours je vais droit.
Si je l'aimais, sans crainte de ta rage,
Et sans pitié non plus de ton tourment,
Avec un naïf courage,
Je te le dirais simplement.
Mais quoi te dire? Et comment?
Ce que je sens pour lui, moi-même, en ce moment,
Qui veux te l'expliquer, j'ai grand'peine à l'entendre.
C'est quelque chose assurément
De très doux et de très tendre

Où mon cœur va se charmant;
Et d'autre part et tout ensemble
Ce que je sens pour lui ressemble
Au très profond respect qu'on a pour un parent,
Et, si je le chéris, c'est en le vénérant.
Est-ce de l'amour? Que t'en semble?

MICHAULT.

Point ne suis assez grand clerc
En ces choses-là pour m'y reconnaître.
Pas plus que toi je n'y vois clair.
Que ce soit de l'amour, pourtant, ça m'en a l'air;
Ou, si ce n'en est pas encor, c'est près d'en être.
Las! que j'en ai de peine! Et cependant,
Tu m'en fais le confident
D'une âme à ce point sincère,
Que je ne t'en veux pas d'en avoir tel souci,
Et que mon cœur qui se serre
T'aime encor plus de m'en parler ainsi.

LA MIGNOTE, attendrie.

Ah! Michault, pour ta récompense,
Sache que tu n'es pas vraiment
Le dogue que tu crois ni si méchant qu'on pense;
Et sache surtout qu'en aimant

Comme tu fais à cette heure,
C'est la façon la meilleure
D'être aimé toi-même à ton tour.

MICHAUT, pressant.

Oh! par toi, n'est-ce pas? par toi, mon cher amour!

LA MIGNOTE, triste.

Je n'ai point dit cela.

MICHAULT, même jeu.

Si, si! Peut-être!... Un jour!...
Donne-m'en l'espoir, ne fût-il qu'un leurre!
Tu me le donnes, j'en suis sûr par ton émoi;
Car voici que tu pleures.

LA MIGNOTE.

Si je pleure,
Las! pauvre Michault, c'est sur moi,
Pour qui tout marche à la malheure;
Car, te faisant souffrir sans t'offrir réconfort,
Je souffre de ne pas moi-même,
Quoique j'y tâche et de tout mon effort,
Pouvoir aimer autant qu'on m'aime;
Et je souffre surtout de ne pas savoir mieux
Quel est celui que j'aime.

MARION, qui depuis longtemps les écoute, le menton aux poings, silencieuse, et qui brusquement se lève.

C'est le vieux.
Ah! pauvres innocents, pourquoi rêver ce rêve
De vouloir vous boucher les yeux
Devant la vérité qui vous les crève?
Bien plutôt, telle qu'elle est,
Si terrible que soit son visage et si laid,
Et quelque mal que cela fasse
D'en soutenir l'affreux regard dur et pesant,
Puisqu'il le faudra bien un jour, dès à présent
Regardez-la donc face à face,
Bravement et de bonne foi,
Comme je la regarde, moi,
Au fer dont je te frappe, hélas! mon petit roi,
Moi-même à plein cœur je m'enferre,
Et peut-être tous deux nous en mourrons. Mais quoi!
A l'amour qui vous tient nul ne dicte sa loi.
Le subir, voilà notre affaire.
Or la Mignote aura beau faire
Pour te rendre à propos de l'autre l'esprit coi;
Malgré son bon vouloir, ta douleur, mon effroi,
Puisqu'elle pense à lui quand elle est près de toi,
C'est lui, le gueux, qu'elle préfère.

MICHAULT, dans une exaspération folle.

Oh! oui, le gueux!

LA MIGNOTE.

Es-tu fou? C'est ton père.

MICHAULT, de plus en plus exaspéré.

Non!

Que désormais de ce nom
Nul de nous deux ne le nomme!
Non, ce n'est plus mon père! C'est un homme
Aimé de celle que j'aimais.
Et cet homme-là, je le hais.

## SCÈNE VIII

Les Mêmes, ROBIN COSTEAU, THIBAULT, VILLON.

ROBIN COSTEAU, entrant, soutenu par Thibault et Villon.

Bonsoir, mon gas. Tu vois, je vais mieux. Plus de trace
De la fièvre au feu d'enfer

Qui me brûlait le sang hier.

(A l'entrée de Robin Costeau, Michault s'est reculé, et, sans vouloir le regarder, lui tourne à demi le dos.)

Mais on dirait, vrai, que je l'embarrasse!
Pourquoi fais-tu demi-tour?
Bah! je comprends. Bon chien chasse de race
Et tu faisais à la Mignote un doigt de cour.
Eh! tu n'as pas le goût mauvais. Beau brin de fille!
Heureux qui la prendra, la fine anguille,
Frétillante au vivier d'amour,
Et s'en fera pâté friand à mettre au four!
Qu'on en ait faim, même vorace,
Je ne vais pas là-contre, et je suis pour...
Mais je ne t'ai point vu, mon fils, de tout le jour.
Viens çà, petit, que je t'embrasse!

THIBAULT, à Villon.

Le brave homme! Quel bon cœur!

VILLON, à Thibault.

L'autre n'en a guère, en revanche.
Voyez cet air de rancœur.
Il est sec et dur comme planche.

(Michault, en effet, au lieu de répondre à l'appel tendre de son père, s'est reculé davantage, renfrogné, en lui tournant tout à fait le dos.)

ROBIN COSTEAU, étonné et triste.

Eh bien!

MARION, brutalement.

Laisse-le donc! Quoi! S'il a de l'ennui!

ROBIN COSTEAU, toujours très doux.

Eh! nous y chercherons remède ensemble.
Mais ce n'est pas une raison, me semble,
Moi lui disant : « Je vais mieux aujourd'hui »,
Pour qu'il n'y trouve autre réponse
Sinon bouche cousue et sourcil qui se fronce,
Longue mine en pâtiras
De Carême sans mardi-gras,
Et me tourner le dos quand je lui tends les bras.

MARION, aigrement.

Va, va, traite-le tout de suite en failli traître,
Et dis que son air mal content
Vient de te voir mieux portant!

ROBIN COSTEAU, avec un grand geste de dénégation.

Moi, penser des horreurs pareilles!

VILLON, à Thibault.

Et peut-être
C'est la vérité pourtant!

ROBIN COSTEAU.

Enfin, qu'est-ce qu'il a? Dis-le, toi, la Mignote.
Tu le sais?

LA MIGNOTE, toute confuse.

Moi! Mais non.

ROBIN COSTEAU.

Si. Ne fais point la sotte.
Sois gentille, et change en gâteau
Le pain moisi d'incertitude amère
Que servent ce fils et sa mère
A ton pauvre Robin Costeau.

(La câlinant de petites tapes caressantes sur la joue.)

Allons, parle à ton vieux Robin, petite belle!

MICHAULT, éclatant.

Ah! ce que j'ai, c'est qu'à fin
Je me sens homme et me rebelle.

ROBIN COSTEAU, doucement goguenard.

Tel, contre le roi, le dauphin.

MICHAULT, à dents serrées.

Ne fais pas le mauvais plaisant, plus ou moins fin!
De plaisanter, moi, je n'ai guère envie.
Ce que j'ai, c'est que je suis las,
Moi, jeune, de vivre une obscure vie
Où je n'ai fête ni soulas,
Tandis que d'autres, jusqu'au seuil de la vieillesse
Et jusqu'à l'heure de leur glas,
Auront eu bombance et liesse!

MARION.

Hardi, mon fils! Tu lui dis ce qu'il faut.
Continue, et le verbe haut!

MICHAULT.

Ce que j'ai, c'est qu'il n'est pas drôle
De jouer à vingt ans le rôle
D'un morveux conduit par le bout du nez!
Ce que j'ai, c'est que ma fringale,
D'exploits, de butin et de coups donnés
Crève de faim pendant qu'on se régale

A la grand'table où les truands t'ont nommé roi !
Ce que j'ai, c'est qu'étant fort, jeune et sans effroi,
J'y veux ma place à la grand'table, et non l'aumône
Que tu nous fais en en sortant !
Je veux n'être plus un béjaune
Nourri de la becquée ignoble qu'on lui tend.
Je veux goûter enfin la joie
D'être ce que tu fus, l'oiseau de proie,
L'aigle, le milan, le faucon,
Dont le haut vol de rapace
Plane, libre, en plein espace...

ROBIN COSTEAU, *triste et doux.*

Et s'achève souvent, hélas ! à Montfaucon.
C'est pour t'en préserver que ma sagesse tendre
Ici, t'offrant un sort plus calme, t'installa.

MICHAULT.

Je n'en veux plus. Le sort qui t'attend doit m'attendre :
Qu'il soit le mien ! Au moins, avant d'en venir là,
J'aurai vécu jours de gala,
Nuits de danger, fête et bataille,
Je me serai dressé, droit, de toute ma taille,
Dans ma force et dans mon orgueil ;
Et si je lâche l'existence

En dansant une gigue au bout d'une potence,
Des femmes qui m'auront aimé seront en deuil.
Car ce que j'ai, puisqu'il faut tout te dire,
Ce que ma mère et la Mignote comprendront,
Ce dont je souffre enfin mort et martyre,
C'est de ne pas avoir au front
Cette légende qui te ceint d'un diadème,
Qui te donne à jamais tes yeux ensorceleurs,
Et qui fait, malgré mes vingt ans en fleurs,
Mes soupirs, mes cris, mes pleurs,
Que c'est toi, vieux, malade même,
Que c'est toi, le roi des voleurs,
Toi, toi, toi, toujours toi, qu'on aime!

ROBIN COSTEAU, de plus en plus doux.

Même malade et barbon,
Mon fils, si l'on m'aime encore,
C'est bien pour la légende, un peu, qui me décore;
Mais c'est surtout, vois-tu, parce que je suis bon.

THIBAULT.

Voilà répondre! A la bonne heure!
Et cette raison-là, Robin, est la meilleure.

MARION, le bousculant.

Toi, l'homme aux doctes devis,
Mêle-toi donc de ça qui te regarde !

VILLON.

Eh ! pouvons-nous pas donner nos avis?

ROBIN COSTEAU.

A quoi bon, quand ils sont servis
Comme, après dîner, moutarde?
Car, voyez-vous, ami Thibault, et toi, clergeon,
Tout ce qu'on leur dirait serait en pure perte.
Autant vaudrait passer nègre à blanc badigeon.
Et peut-être, après tout, le gas n'a pas tort!... Certe,
C'est un arbre sauvageon
Qu'en vain de la forêt verte
J'ai voulu transplanter en chambre bien couverte
Pour y greffer des fruits plus doux au suc de miel.
L'âpre suc de révolte et d'audace et de force
Lui bout quand même sous l'écorce.
Ce qu'il lui faut, c'est le plein air, le ciel,
Ses bourgeons mouillés de pluie,
Le soleil qui les essuie,
Le souffle de ses fleurs par les vents emporté,

La rouge sève qui l'enivre
Coulant en larmes d'or de son cœur éclaté,
Et vivre enfin comme j'ai vécu, vivre
Dans l'aventure et dans la liberté!
Eh bien! soit, fils, il sera contenté
Le vœu de ta jeunesse ardente.
Un grand coup par mes gens et moi fut concerté
Voilà dix jours; mais la chose est pendante
Depuis que je suis sur le flanc,
Navré par ma blessure et la fièvre quartaine.
Je t'en dirai la matière et le plan.
Ce sera dur; l'affaire est incertaine;
Mais tu sauras, j'en suis sûr, t'y montrant
Digne de moi, fils, y tenir ton rang.

MICHAULT, joyeux.

Quel?

ROBIN COSTEAU, en clignant de l'œil.

Bon.

MICHAULT, plus joyeux encore.

Comme truand?

ROBIN COSTEAU.

Mieux! Comme capitaine.

MICHAULT, extasié, puis lui serrant les mains, puis humblement.

Moi! moi!... Ha! merci, père!... Et pardon, si tantôt...

ROBIN COSTEAU.

Laisse donc! Je te rends heureux. Donc, je me venge.

LA MIGNOTE.

Ah! c'est là tout Robin Costeau!

MARION.

Enfin, le voilà donc un loup, mon louveteau!

THIBAULT.

Le cadeau, certe, est étrange!

VILLON.

Mais de quelle âme il le lui fait!

THIBAULT.

Une âme d'ange!

(Tous entourent Robin en le câlinant.)

ROBIN COSTEAU.

Et voilà de nouveau qu'à vous tous on le mange

De caresses et de mamours,
Ce vieux Robin Costeau que l'on aime toujours,
Même barbon, même malade ;
(A Michault.)
Non pour ses lauriers, va ; car de telle salade
On couronne aussi le jambon.
Et pourquoi donc? Tiens, fils, donne-moi l'accolade,
Et ton cœur l'apprendra sur le cœur du barbon,
Et Villon peut en faire un refrain de ballade.
Si vous l'aimez, c'est parce qu'il est bon !

RIDEAU

# ACTE III

## LE COUP DU TRÉSOR NOTRE-DAME

# ACTE III

---

Sur la berge de la Seine, sous la première arche du pont de bois qui occupait à peu près l'emplacement du Pont-Marie aujourd'hui.

Cette arche et les suivantes, vues en perspective, vont de gauche à droite.

Par l'ouverture de l'arche, on aperçoit à l'horizon, encadrés ainsi, la pointe de la Cité et le chevet de Notre-Dame.

Tout le premier plan du théâtre représente la berge, sans quai. Au delà, c'est la Seine, avec quelques gros chalands amarrés, sur la droite, le long de la terre.

A gauche, tout à fait au premier plan, escalier conduisant au tablier du pont.

Au lever du rideau, il fait encore un peu nuit, et le jour, ensuite, vient peu à peu.

## SCÈNE PREMIÈRE

LE GOURET, DEUX TRUANDS,

MARION couchée et dormant au pied de l'escalier.

PREMIER TRUAND.

Alors, on n'est que trois au rendez-vous sous l'arche?

LE GOURET, qui va et vient, l'air sombre.

Oui.

DEUXIÈME TRUAND.

Nous trois, pas plus?

LE GOURET.

Non.

PREMIER TRUAND.

Ce n'est pas un gros tas.

LE GOURET.

Non.

DEUXIÈME TRUAND.

Et qu'a-t-on à faire ici?

LE GOURET.

Marquer le pas.

PREMIER TRUAND, désignant le chevet de Notre-Dame.

Et les autres, ils font quelque chose là-bas?

LE GOURET.

Je suppose.

DEUXIÈME TRUAND.

C'est bien toujours ce soir qu'on marche?

LE GOURET.

Possible.

PREMIER TRUAND.

Avant le jour, n'est-ce pas?

LE GOURET.

Il paraît.

DEUXIÈME TRUAND.

On remettrait à quand, si tout n'était pas prêt?

LE GOURET.

Je n'en sais rien.

PREMIER TRUAND.

Voilà longtemps, dà, qu'on barguigne.

LE GOURET.

Oh! oui, par exemple!

DEUXIÈME TRUAND.

Et... ça t'embête.

PREMIER TRUAND.

On dirait!

LE GOURET.

Moi! Je m'en moque un peu.

DEUXIÈME TRUAND.

Bah!

LE GOURET.

Comme d'une guigne.

PREMIER TRUAND.

Ah çà ! Toi, lieutenant du vieux, toi le Gouret,
Comment à si grasse affaire
Prends-tu si maigre intérêt?

LE GOURET.

Eh ! qu'on la hâte ou la diffère,
Je n'en aurai ni froid ni chaud.
A ceux-là seuls il en chaut
Qui sont chargés de la faire.
S'ils y sont culs-de-jatte et leur chef un manchot,
Tant mieux, puisqu'on me le préfère !
Ce n'est pas moi qui les commande, c'est Michault.

## SCÈNE II

Les Mêmes, MARION.

MARION, sortant brusquement de son sommeil.

Certe, et d'attaque!

LE GOURET.

Tiens, tu ne dormais pas, vieille?

MARION.

Si fait, mais comme un soudard au bivouac,
Ou comme les chats, d'une oreille.
Et, d'ailleurs, même avec la tête dans un sac,
Sitôt qu'on dit du mal de mon gas, ça m'éveille,

LE GOURET.

Je n'en dis pas.

MARION.

Tu vas en dire.

LE GOURET.

Eh bien! oui, oui,
J'en dirai! J'en ai trop sur le cœur contre lui!

MARION.

Pourquoi?

LE GOURET.

Pourquoi! Mais c'est ma place qu'il occupe.
A la tête de nos gens!
Beau capitaine, à mettre en face des sergents!
Ça n'est jamais sorti de l'ombre de ta jupe!
Un crapoussin!

MARION.

Il a vingt ans sonnés !

LE GOURET.

Lui ! Je suis sûr que du bout de son nez
Il coule encor du lait quand tu le mouches.

MARION.

Tu crois ! Tâches-y-donc, avec tes airs farouches,
De le moucher, son nez d'enfantelet !
C'est du tien, à pleine carouge,
Qu'on verra gicler du lait,
Et non du blanc, mais du rouge.

LE GOURET.

On pourra voir. D'ailleurs, ça, c'est un point.
Qu'il puisse faire un truand admirable,
S'il a poing solide et bon râble,
Je ne dis pas. Mais le râble et le poing
Ne sont pas tout pour être capitaine.
Il y faut autre chose aussi.

MARION.

Quoi ?

LE GOURET.

Que j'ai, qu'il n'a pas.

MARION.

Enfin, quoi ?

LE GOURET, se touchant le front.

Mais, ceci !

MARION.

De la jugeotte! Plus que toi, j'en suis certaine.
Il a de qui tenir en cela, Dieu merci !

LE GOURET.

De toi, peut-être, hein! pauvre folle!

MARION.

Non, mais de son père, avec qui, je croi,
Il n'est pas à mauvaise école.
Il en a, celui-là, puisqu'il est votre roi.

LE GOURET.

Dis qu'il en eut, et surtout de la chance!
Mais il n'en aura pas toujours. Il se fait vieux.

MARION.

Va donc, tu n'es qu'un envieux.

LE GOURET, s'adressant surtout aux deux truands.

Enfin, tenez, l'affaire aujourd'hui qu'il engeance,
C'est bête à manger du foin !
Le trésor de Notre-Dame
Est gardé de près avec trop de soin,
Entre archers de la ville et sergents du vidame,
Pour espérer que sur-le-champ
On en sera le bon marchand !

MARION.

Va toujours, mon bonhomme, va crachant !
Robin ne la perd pas quand même, sa jugeotte.
Et grâce à lui, malgré tes pronostics fâcheux,
L'affaire ira dans la hotte.

LE GOURET.

Comment cela ?

MARION.

Que t'importe, cracheux ?

LE GOURET.

Bah ! bah ! je sais ! Oui !... Son plan !... La Mignote,
Amusant les porteurs d'estramaçons
Avec sa danse et ses chansons !
(Avec mépris.)
Pf !

MARION.

Et non seulement celle-là, mais une autre !
Celle qu'on dit si belle !

LE GOURET.

La Flora ?

MARION.

Certe ! Elle aussi nous servira.

LE GOURET.

Nous ! Tu veux rire ! Lui ! Lui seul, le bon apôtre.
Pendant qu'ici, dans un instant,
Nos gens iront au mau-trépas qui les attend,
Il est chez elle, abritant sa venette,
A te planter, ainsi qu'il l'a fait tant et tant,
O pauvre Marion marionnette.
Quelques cornes de plus à ta cornette.

## SCÈNE III

LES MÊMES, ROBIN COSTEAU, FLORA.

ROBIN COSTEAU, débouchant de l'ombre, suivi de Flora.

Merci, le Gouret!

LE GOURET, étonné.

Toi!

ROBIN COSTEAU.

Parbleu! Robin Costeau,
Quand ses gens sont à l'air, reste-t-il dans la plume?
Eux mangeant du pain noir, s'offre-t-il du gâteau?
Non, non! Il dort pendant que la forge s'allume;
Mais c'est lui qui prend le marteau
Quand le fer rouge est l'enclume.

MARION.

Quoi! N'est-ce plus mon fils qui commande?

LE GOURET.

Ah! tant mieux!

ROBIN COSTEAU, à Marion.

Si donc, c'est toujours lui! Ne te fais pas de bile.

MARION.

A la bonne heure!

ROBIN COSTEAU.

Mais il se peut, quoique habile
Et n'ayant pas froid aux yeux,
Qu'au lieu de face il tourne pile;
Et dans ce cas, le sort n'allant pas à mon gré,
Étant là, moi, je le corrigerai,

MARION.

Mon fils?

ROBIN COSTEAU.

Eh! non, le sort.

MARION, désignant Flora qui s'est avancée.

Avec cette donzelle,
Peut-être?

ROBIN COSTEAU.

Mais, peut-être, oui.

MARION, irritée.

Tu sors de chez elle?

ROBIN COSTEAU

En l'amenant pour nous aider.

MARION, ironique.

Vraiment!

ROBIN COSTEAU.

Ah! pas de jalousie, en ce moment!

FLORA, dédaigneuse, désignant Marion.

C'est Marion l'Idole, hein? Ton ancienne?

MARION.

Oui, l'idole de tous, autrefois, et la sienne.
Je fus ce que tu es.

FLORA, avec une révérence moqueuse.

Mon compliment!

MARION, même jeu.

Et tu seras ce que je suis.

FLORA, en minaudant.

Oh! non, de grâce!

MARION.

Si, ma belle! Eh! je l'eus, comme toi, la beauté,
La chair de fleur, au carmin velouté,
Les yeux riants et la peau blanche et grasse.
Laisse faire, et que le temps passe,
Et tous ces fiers trésors de volupté,
Belle, il t'en restera ce qui m'en est resté.

ROBIN COSTEAU.

Allons, allons! Pas de mélancolie,
La mère, et ravale ton fiel!
En attendant, elle est jeune et jolie
Et très bonne aux truands, voilà l'essentiel.

FLORA.

Oui, Marion, sans rancune!
Et si d'un peu de pécune
La Flora peut t'obliger,
Elle le fera, la mère,
Et, malgré ta bouche amère,
Doucement, d'un cœur léger.

(Elle prend sa bourse pour y fouiller.)

MARION, donnant une tape sur la bourse qu'elle envoie de l'autre côté du théâtre.

Tu seras plus que moi, peut-être, besogneuse,
Je n'attends pas encor l'aumône pour manger.

ROBIN COSTEAU.

Eh ! ne lui sois pas si hargneuse !
Elle a travaillé là-bas.
Sais-tu pour qui ? Pour le gas.

MARION, ravie.

C'est vrai ?

LE GOURET, curieux.

Comment ?

ROBIN COSTEAU, à Gouret et aux deux truands.

Vous trois, allez donc par la berge
Jusqu'à l'endroit d'où l'on entend
Ce qui se passe dans l'auberge
De Tabuteux le Malcontent.
C'est là que la Mignote en dansant et chantant
Doit occuper les sergents du vidame.
Vous verrez s'ils sont bien en train.
Par contre, au large du chevet de Notre-Dame,

Si la Mignote chante en bateau son refrain,
Venez m'en avertir vite.
Ce serait signe qu'à la rescousse on m'invite
Et que les truands sont dans le pétrin.
Allez!

LE GOURET, grincheux.

J'y vais. Mais pour un lieutenant, c'est maigre
Comme besogne. Enfin, on la fera!

MARION.

Quelle humeur il vous a, ce Gouret! Toujours aigre!

LE GOURET, dans ses dents.

Ce n'est pas ça qui me l'adoucira!
(Sortent le Gouret et les deux truands.)

## SCÈNE IV

ROBIN COSTEAU, MARION, FLORA

MARION.

Alors, c'est vrai, la Flora,
Que pour mon gas on travaille?

FLORA, modestement.

Mon Dieu! oui, vaille que vaille!

ROBIN COSTEAU.

Oh! ça vaut cher, ce qu'elle a fait!

FLORA.

Non pas! Peu de chose, en effet.
Monsieur le grand-prévôt, Hugues d'Estouteville,
Pour le quart d'heure est dans ma chambre, emprisonné,
Après avoir, par mes ordres, donné
Congé de nuit à cent des archers de la ville.

MARION.

Par tes ordres! Comment cela?

FLORA.

Mais simplement
Parce que je suis belle et qu'il est mon amant.
Tout grand-prévôt qu'il est, je le tiens à ma ligne.
Je n'ai donc qu'à faire un signe
Pour que soit aussitôt ce que je veux qui soit.
A tout le monde il donne la consigne;
Mais c'est de moi qu'il la reçoit.

MARION, aigrement.

Et c'est souvent Robin qui te la souffle?

ROBIN COSTEAU.

Ne t'en plains ce soir. C'est pour ton fieu.

FLORA.

Oui; car en ce moment, devant mon feu,
Notre grand-prévôt ronfle à griller sa pantoufle;
Après quoi, rouge, il se mettra dans mon lit bleu,
Espérant l'heure du berger (pauvret, mon Dieu!)
Sous l'orme de la camoufle;
Et cependant les truands et ton gas,
S'il leur arrive tracas
Et d'en découdre avec les rousses,
Sont sûrs d'avoir en tous cas
Cent archers de moins à leurs trousses.

MARION.

C'est admirable!

ROBIN COSTEAU.

Bon! ce n'est pas tout encor.

MARION.

Et quoi donc plus?

FLORA.

A son de tambour et de cor
J'ai fait crier que j'offrais des étrennes
Cette nuit même aux écoliers,
Taverne du Cochon-Fidèle, où les celliers
Seraient ouverts par quatre sommeliers
Distribuant gratis cinq cents brocs de Suresnes.

ROBIN COSTEAU.

Résultat : le quartier latin tout ameuté
N'est plus que riote et ribote,
Coups de gueule et coups de botte;
Et les sergents de la Cité,
Devant aller prêter main-forte
A ceux de l'Université,
Ont passé l'eau, ma vieille, en sorte
Que pour le gas encor Flora travaille ainsi;
Car ces sergents-là, comprends bien ceci,
Puisqu'ils sont là-bas, ne sont pas ici.

MARION.

Et ce Gouret qui dit que tu perds la jugeotte !

ROBIN COSTEAU.

Ce n'est pas aujourd'hui, cordieu, qu'il le faudrait.
Je veux que pour le gas tout marche dret
Sans rien qui l'encharibote,
Mais, comme ça, je crois, c'est bien. Grâce à Flora,
Le champ libre dont il a besoin, il l'aura.

MARION.

Et grâce aussi, Robin, à la Mignote.

FLORA, dépitée

Ah ! que fait-elle donc, elle?

ROBIN.

Avec des chansons
Et des tordions de croupe
Elle amuse et retient la troupe
Des sergents du vidame, vingt garçons
Qui n'ont pas bien souvent occasion pareille
De se rincer l'œil et l'oreille.

FLORA.

Pourquoi ne m'as-tu pas chargée?...

ROBIN COSTEAU, s'en indignant pour elle.

Oh !

FLORA.

Je pouvais :
Chanter, peut-être, non! Mais, jouer de la croupe,
C'est autre chose. On a pris ses brevets!
Et le régal pour la troupe
N'eût pas été plus mauvais.

ROBIN COSTEAU, très galant.

Meilleur, même.

FLORA, avec décision.

Est-ce loin?

ROBIN COSTEAU, toujours galant.

Non! Mais quoi, ma jolie,
Tu n'y veux pas aller, voyons!

FLORA, avec plus de cision encore.

J'y vais.

ROBIN COSTEAU, un peu vexé.

La chose alors t'amuse?

FLORA, sèchement.

A la folie!

ROBIN COSTEAU, d'un ton détaché.

Soit! soit! Vas-y!... Marion, conduis-la.

MARION.

Ah! çà, de grand cœur, mon homme!
C'est toujours autant que je gagne, en somme.
Au moins, pendant ce temps-là,
Vous ne vous ferez pas, en couple qui roucoule,
Elle, les yeux de carpe que voilà,
Et toi la bouche en cul de poule.

(Sortent Flora et Marion.)

## SCÈNE V

ROBIN COSTEAU, seul.

Je fais cette bouche-là, moi!
Bouh! la Marion se blouse.
Elle me voit ainsi parce qu'elle est jalouse!
Mais pour Flora vraiment je n'ai pas tant d'émoi!...
Sûr!... Pour elle, ni pour une autre!... Eh là! mon frère,

Vous dites cela tout haut; et tout bas
Votre cœur dit le contraire.
Et la Mignote!... Oh! non, non, non, n'y pensons pas!
(Il se couche au bord de la berge.)
Et cependant!... Sa voix chantante!...
Son sourire ingénu!... Son regard grand ouvert!...
Ses airs d'enfant!... Ah! vieux, voilà ce qui te tente,
Avec ta soif d'amour, qui, toujours haletante,
Toujours de fruits mûrs se contente
Dans le verger banal qu'un autre a découvert;
Tandis qu'ici, c'est comme au fond d'un bois farouche
Que tu mordrais au citron vert
Où nul encor n'a mis sa bouche!

## SCÈNE VI

ROBIN COSTEAU, LA MIGNOTE à la cantonade.

(Robin Costeau semble dormir, absorbé dans sa pensée.)

LA MIGNOTE, à voix lointaine traînant sur l'eau.

C'est dans la ville de Bordeaux,
La mer est douce,
Chantez, mon mousse,
C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est arrivé trois grands bateaux.

Dans le troisième y a mes amours,
La mer est douce
Chantez, mon mousse,
Dans le troisième y a mes amours
Dans celui-là je vais toujours

ROBIN COSTEAU, qui peu à peu est sorti de sa rêverie.

Sa voix!... Là-bas, sur l'eau!... C'est le signal d'alarmes.
Mon fils est donc en danger?
Allons, vieux fou, rentre tes larmes!
Ce n'est pas à l'amour qu'il faut songer.
(Appelant vers l'autre côté de la Seine.)
Hé! la Mignote!
(On voit au lointain passer rapidement une barque vide.)
Tiens! Sa barque à la dérive!
Hé! la Mignote!... Elle a donc débarqué?
Mais en quel point? Sur quelle rive?
(Il regarde de tous côtés anxieusement.)
Ah! par ici, sans doute!... L'autre quai
N'a pas de berge.... Hé! la Mignote!

LA MIGNOTE, à la cantonade.

J'arrive.

ROBIN COSTEAU, tombant affalé sur une pierre.

Ah! pourvu que mon gas n'ait rien! Mon Dieu! Mon Dieu!

## SCÈNE VII

Les Mêmes, tous deux en scène.

LA MIGNOTE, qui arrive en courant, hors d'haleine.

Me voici, Costeau.

ROBIN COSTEAU, dans la fièvre.

Parle! Oh! parle!

LA MIGNOTE, d'une voix haletante.

Attends un peu!
Laisse-moi souffler!... J'ai... ramé... depuis l'estaque...
Très vite... J'ai couru... sur la berge.

ROBIN COSTEAU, avec passion.

Et mon fieu,
Il n'a rien?

LA MIGNOTE.

Non! Rassure-toi. L'attaque
Avant un bon quart d'heure encor n'aura pas lieu.

ROBIN COSTEAU.

Ah!... je respire... Mais, alors, pourquoi donc, folle,
Me causer telle souleur?
Ne m'avais-tu pas donné ta parole
De ne chanter sur l'eau qu'en signal de malheur?

LA MIGNOTE.

Eh! je pense que l'affaire
Va tourner mal, en effet.

ROBIN COSTEAU, n'y croyant pas.

Non?

LA MIGNOTE.

Si.

ROBIN COSTEAU.

Mon plan...

LA MIGNOTE.

Ton plan, à toi, c'était parfait;
Mais quoi! Michault en suit un autre qu'il préfère.
J'ai dû céder; mon cœur, de rage, en étouffait.
Ne pas faire ce que tu m'avais dit de faire!

ROBIN COSTEAU.

Et pourquoi ne l'as-tu pas fait?

LA MIGNOTE.

Il n'a pas voulu. Voilà plus d'une heure
Que je crie, et menace, et pleure.
Pour t'obéir, et sans en pouvoir mais.
Malgré tout, cris, menaces, larmes,
Il n'a jamais voulu, jamais,
Me laisser, seule, ainsi que je le réclamais,
Entrer chez les vingt hommes d'armes,
Pour les engourdir au poison
De ma chanson et de ma danse.

ROBIN COSTEAU, brusquement.

Il eut raison.

LA MIGNOTE, stupéfaite.

Que dis-tu là? Ton plan...

ROBIN COSTEAU.

Mon plan marche quand même
Droit au but et d'un bon pas,
Puisque grâce au hasard qui m'aime,

Flora te remplace là-bas.
Mais eût-il dû, d'ailleurs, ne marcher pas,
Et fût-ce au prix des plus noires alarmes,
Certe, il avait raison, mon fils, et bien raison,

(Avec une exaltation qui va croissant.)

De ne pas vouloir à ces hommes d'armes,
Même à leurs yeux, sans plus, livrer tes charmes,
Prostituer ton corps en pâmoison,
Ton corps dont la sueur sent la praline,
Ton souple corps de couleuvre câline
Qui dans la volupté se tord,
Ton corps joli qu'au vol des rythmiques cadences
Les yeux mangent quand tu danses.

LA MIGNOTE.

C'est ça que tu voulais, toi, pourtant !

ROBIN COSTEAU.

J'avais tort.

Je ne m'en doutais pas en te donnant cet ordre.
Je m'en aperçois aujourd'hui
Au brusque remords qui vient de me mordre,
De n'avoir pas pour toi la pudeur qu'il a, lui !

LA MIGNOTE.

Non, tu n'avais pas tort ! Qu'importe,

Pendant qu'à son tourbillon
La danse me roule et m'emporte
Comme au vent un papillon,
Qu'importe à ma chair l'aiguillon
Des regards fous qu'on lui darde,
Et qu'importe qu'ils en aient faim, fût-ce hagarde!
C'est l'ombre de ma forme et le bruit de mon pas
Dont ils feront tout leur repas.
Je passe. Aucun ne m'attarde.
J'étais ici. Je suis là-bas.
Si j'en ai, qu'en auront-ils pris, de mes appas?
Ah! les meilleurs sont là, sous bonne sauvegarde,
Clos dans mon cœur, jalousement,
Ainsi qu'en une tour de diamant,
Vierge et pur, que rien ne lézarde.
En attendant, fidèle à l'adoré
Qui m'aimera, que j'aimerai,
Fidèle et chaste, même en dansant la gaillarde,
Fidèle jusqu'au trépas,
Qu'importe qu'on me regarde,
Puisqu'on ne me garde pas!

ROBIN COSTEAU.

Ah! la Mignote, la Mignote, quel beau rêve,
Quel rêve de paradis

Où l'éternité serait brève,
D'être celui-là que tu dis !

LA MIGNOTE.

Las ! celui-là l'ignore, ou ne m'est guère tendre.
Voilà longtemps, Robin, longtemps
Que, sans me plaindre, je l'attends,
Que, sans me consoler, il me laisse l'attendre.

ROBIN COSTEAU.

A-t-il donc un cœur de rocher,
Que tu ne puisses le toucher?

LA MIGNOTE.

Je le crois; car j'y tâche, et point je n'y pénètre.

ROBIN COSTEAU.

O le sourd! L'aveugle!

LA MIGNOTE.

Peut-être;
Et je le pense bien des fois en m'attristant,
Qu'il est sourd et qu'il est aveugle et qu'il veut l'être.
Car je parle assez clair; il m'écoute; et pourtant
Il n'a pas, quand il m'écoute,

L'air d'un homme qui m'entend.
Et d'autre part, exprès sans doute,
Même par un jour éclatant,
Les deux yeux grands ouverts il semble n'y voir goutte;
Car mon âme est devant lui, toute,
Épanouie à chaque instant
Comme une rose à la pourpre qui saigne,
Sans que jamais son geste daigne
Cueillir la rose qu'on lui tend.

(Elle a dit ces derniers mots d'une façon très significative, et, quoique toujours ingénument, en s'offrant presque.)

ROBIN COSTEAU, extrêmement troublé.

Oh! tais-toi! N'en dis pas plus long, je t'en supplie!

LA MIGNOTE, pressante.

Pourquoi?

ROBIN COSTEAU, comme effrayé.

Silence! Non! Assez!

LA MIGNOTE, encore plus pressante.

Pourquoi?

ROBIN COSTEAU, dans une grande exaltation.

J'ai peur de mes pensers.

Ma tête ardente est remplie
De grands souffles insensés
Par qui nous serions lancés
Dans des gouffres de folie.

LA MIGNOTE, éclatant de joie.

Ah! Tu comprends, enfin! Je le sens! Je le sais!

ROBIN COSTEAU, violemment.

Non, je n'ai pas compris!

LA MIGNOTE, tristement.

Méchant! Il le regrette!

ROBIN COSTEAU, doux.

Oh! ne crois pas...

LA MIGNOTE, plus triste encore, et enfantine.

Pauvre de moi, pauvrette!
Las! contre moi, c'est lui qui se défend!

(Elle fond en larmes.)

ROBIN COSTEAU.

Tu pleures?

LA MIGNOTE, redoublant de larmes.

Oui, tu vois bien! Je sanglote.

ROBIN COSTEAU.

Calme-toi, dis, par pitié, la Mignote!

LA MIGNOTE.

Mais par pitié de qui?

ROBIN COSTEAU, paternel.

Mais de toi, mon enfant!

LA MIGNOTE, étonnée et naïve.

De moi!

ROBIN COSTEAU.

Oui, de ton âme à la blancheur de cygne
M'offrant son aube sans savoir si j'en suis digne!
Et par pitié de... de...

(Il hésite, avec angoisse.)

(Avec force.)

de l'autre aussi!

LA MIGNOTE, vivement.

Non! Non!

ROBIN COSTEAU, avec force, puis douleur.

Si! De l'autre!... De lui! L'autre! Oh! l'horrible chose!
Dire qu'il m'est si cher pourtant, et que je n'ose
Même plus prononcer son nom!

(Un silence, puis, gravement.)

Songe, envers lui, quel crime!

LA MIGNOTE, avec la plus extrême violence.

Eh bien! Non! Non! Non! Non!
Crime! Pourquoi? Comment? En sommes-nous la cause?
Ah! si tu m'aimes, si tu m'aimes, tout est là.
Sois pitoyable, non pour lui, mais pour nous-mêmes!
Ah! si tu m'aimes, si tu m'aimes,
Puisque la Mignote s'offre, prends-la!

(Elle se jette dans les bras de Robin Costeau.)

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARION.

MARION, à la cantonade, d'une voix lointaine.

Alerte!

ROBIN COSTEAU, écartant de lui la Mignote.

Ecoute!

LA MIGNOTE, qui n'a pas entendu.

Quoi?

MARION, d'une voix beaucoup plus proche.

Robin à la rescousse!

ROBIN COSTEAU.

Mon Dieu!

LA MIGNOTE.

C'est Marion!

MARION, entrant échevelée et furieuse.

Ah! le gueux! le gueux!

ROBIN COSTEAU et LA MIGNOTE.

Qui?

MARION.

Qui? Le Judas à barbe rousse,
Le Gouret!

ROBIN COSTEAU.

Qu'a-t-il fait?

MARION.

Il a trahi.

ROBIN COSTEAU et LA MIGNOTE.

Oh!

MARION.

Oui! Nos gens étaient déjà dans Notre-Dame.
Il est venu le dire aux sergents du vidame.
Ils ont jeté dans un cachot Flora.
Ils sont là-bas, en train de les rabattre
Comme un gibier que le piège prendra,
Et mon fils avec eux, mon fils qu'on me tuera!

ROBIN COSTEAU.

Non, la mère, j'y vais.

LA MIGNOTE, le retenant.

Pour quoi faire?

MARION.

Eh! se battre!

LA MIGNOTE, insistant.

Malade !

MARION.

Il ira mieux, petite, en se battant.
Dix hommes lui sont peu quand il est bien portant.
Malade, il en vaut encor quatre.

LA MIGNOTE.

Mais les sergents sont vingt.

## SCÈNE IX

Les Mêmes, MICHAULT.

MICHAULT, qui dégringole du pont en sautant.

Non, ils ne sont plus tant !
J'en ai mis quelques-uns par terre.

MARION, l'embrassant avec frénésie.

Mon gas ! Mon enfant !

MICHAULT.

Chut! il faut se taire.
Des renforts sont par là, rôdant, soudards du roi,
Qui courent sus à nos fuyards en désarroi.

ROBIN COSTEAU.

Quoi! les lâches...

MICHAULT.

Surpris! Va, ce n'est pas leur faute!

ROBIN COSTEAU.

Mais toi?

MICHAULT.

Moi, père, devant toi,
Je puis parler tête haute.
Seul contre cinq, je les ai décousus, et bien!

ROBIN COSTEAU, avec admiration.

Non?

MICHAULT.

Si! Chacun d'un coup.

ROBIN COSTEAU, même jeu.

Ah !

MARION, s'apercevant que Michault est blessé.

Blessé !

MICHAULT.

Ce n'est rien.

ROBIN COSTEAU, l'accolant.

A la bonne heure! Viens, fiston, viens, qu'on t'embrasse!
Tu n'as pas peur, toi!

MICHAULT.

Je suis de ta race.
Mais ce n'est pas tout. Attends!

ROBIN COSTEAU.

Eh ! qu'as-tu fait de plus ?

MARION.

Tais-toi donc, qu'il le dise !

MICHAULT, très lyriquement.

N'ayant plus devant moi de combattants,

Je suis descendu sous l'église
Pour y chercher le caveau du Trésor;
Et là, dans une chapelle
Dont l'autel est tout en or,
Voilà qu'un homme m'interpelle.
Il portait, tout en or de même, un grand bon Dieu.
Je l'ai reconnu. C'était l'archidiacre.
J'ai crié : « Mort et massacre! »
Et je l'ai tué.

ROBIN COSTEAU, brusquement goguenard.

Ça, mon fieu,
C'est moins adroit.

MICHAULT, stupéfait.

Pourquoi?

ROBIN COSTEAU.

Tu le demandes!

MARION.

Las! las! mon fils! Il est perdu!

MICHAULT, même jeu que plus haut.

Pourquoi?

ROBIN COSTEAU, très bonhomme, et finissant drolatiquement.

Parce qu'en tout il faut payer son dû;
Or, quand on a tué, c'est entendu,
Pour des sergents, on s'en tire avec des amendes;
Mais, pour un prêtre, couic! on est pendu.

RIDEAU

# ACTE IV

## DEVANT MONSIEUR LE GRAND PRÉVOT

*Même Décor qu'à l'acte II*

# ACTE IV

---

## SCÈNE PREMIÈRE

ROBIN COSTEAU, MARION, LA MIGNOTE.

ROBIN COSTEAU.

Eh ! non, je n'avais pas, vieille, le cœur à rire.
En lui disant cela si bref, hier.
Je riais jaune, va ; mais sans en avoir l'air.
Au fond, je n'étais pas plus fier
Qu'un poisson dans la poêle à frire.
Seulement, quoi ? Fallait-il, devant lui,
Donner en mots d'une aune à la potence
Tout ce qu'elle a de sinistre importance ?
Je ne crois pas. Il en aurait eu trop d'ennui.
A son âge, on tient dur encore à l'existence.

Il fallait cependant, c'est ce que j'ai voulu,
Lui faire entendre, et net, sans simulacre,
Qu'il s'est, en tuant l'archidiacre,
Conduit comme un hustuberlu.
Et je tiens à ce qu'on le lui dise et redise,
Afin que, honteux de sa balourdise,
Il consente à rester caché jusqu'au moment
Où je l'aurai réparée.

LA MIGNOTE.

Et comment?

ROBIN COSTEAU.

Ça, petite, c'est mon affaire.

(La Mignote, à partir de ce moment, s'isole, réfléchissant à cette réponse.)

MARION.

Mais où peut-on le cacher sûrement?

ROBIN COSTEAU.

J'ai chargé Thibault de le faire.

MARION.

Il ne le fera pas bien.

ROBIN COSTEAU.

Si !
Il a du cœur, et de la tète aussi.

MARION.

Écoute ! On ouvre la porte.

ROBIN COSTEAU.

Villon avait ma clef. C'est lui.

## SCÈNE II

LES MÊMES, VILLON, puis THIBAULT.

MARION, à Villon qui paraît en haut de l'escalier.

Qui nous apporte
Bonnes nouvelles ?

VILLON.

Non, mauvaises ! Mais voici.
Thibault, qui vous en a d'autres !

(Il fait passer Thibault devant lui.)

THIBAULT, joyeusement.

Et la meilleure.

MARION.

Mon fils est en sûreté?

THIBAULT.

Vraiment oui.

MARION, avec un grand soupir de soulagement.

Ah!... Où? Comment!

(Elle accapare Thibault.)

ROBIN COSTEAU, les séparant.

Eh! Tout à l'heure! Tout à l'heure!
C'est fait; donc, c'est bien fait. Je m'en rapporte à lui.
Mais à présent, puisque pour le gas on respire,
Régalés du bon vin, soûlons-nous du mauvais.

VILLON.

Du mauvais, certe, et du pire.

ROBIN COSTEAU.

Flora?...

VILLON.

Quand j'ai trouvé Thibault, j'en arrivais.

ROBIN COSTEAU.

Tu l'as vue?

VILLON.

Oui.

ROBIN COSTEAU.

Que t'a-t-elle dit?

VILLON.

Qu'avec zèle
Elle fait tout ce qu'il faut
Pour calmer le grand prévôt.
Mais ce n'est pas commode. Il casse tout chez elle.
Je l'ai, d'où j'étais, entendu,
Et même regardé par un trou de serrure.
Il est tout rouge, il grince de la hure,
Et gueule comme un perdu :
« Je le veux, mon pendu, mon pendu, mon pendu! »

ROBIN COSTEAU.

Reste-t-elle avec lui?

VILLON.

Sûr, et point ne le quitte
Pas plus qu'un dogue un bren mordu.

ROBIN COSTEAU.

Alors, tout à loisir qu'il réclame son dû !
J'ai bon espoir que sans payer on sera quitte
Et que grâce à la Flora
Banqueroute on lui fera.
La gaillarde est fine et brave,
Et saura bientôt, l'ayant ressaisi,
De rouge qu'il est, fût-il cramoisi,
Le rendre plus blanc que rave.

VILLON.

Eh! peut-être est-ce fait déjà ?

ROBIN COSTEAU.

Retournes-y !
Va voir ! Et si, par cas, elle restait quinaude,
Reviens nous avertir, vite !

VILLON, remontant l'escalier.

Oui, sans baguenaude,
Sois tranquille ! Je vais. Je viens. Je viens. Je vais.

ROBIN COSTEAU.

C'est ça, tu fais la navette.

VILLON, du haut de l'escalier.

Plaise à Dieu que ce soit comme gentille avette
Ne butinant plus du mauvais.
(En chantant et gambillant.)
La navette, vette, vette,
Pas pour des navets !
(Il sort sur une gambade.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, moins VILLON.

ROBIN COSTEAU.

Il est de Paris, hein ! celui-là !
(A Marion, triste.)
Faut en être,
Comme lui, comme moi, vieille, et d'un air moqueur
Faire toujours en soi l'espoir renaître
Et contre fortune bon cœur.

MARION.

Je ne peux pas. Le mien est gros de bile amère.

ROBIN COSTEAU.

Encor ! Pourquoi ?

MARION.

Mon fils...

ROBIN COSTEAU.

Voyons ! De ce côté
Plus rien à craindre, on t'en répond.

THIBAULT.

Plus rien, la mère.

MARION, méfiante.

Il est en sûreté, pour sûr ?

THIBAULT.

La vérité !

ROBIN GOSTEAU.

Tu vois !

MARION, même jeu.

Non !

THIBAULT.

Si !

MARION.

Bien à l'abri?

THIBAULT.

Tout abrité.
(A Costeau.) Tu ne parlais que d'un abri furtif, sommaire,
D'un jour! J'ai mieux. Un bon abri, de tout repos,
D'où le gas peut narguer Justice et ses suppôts
Tant qu'on ne verra pas de plumes aux crapauds.
Croire que les sergents l'y prendront, c'est chimère.
Même voir qu'il est là, ne leur est pas permis.

MARION.

Où donc est-il?

THIBAULT, triomphalement.

Chez un de mes amis,
Second recteur de grammaire
Au Collège des Bons-Enfants.

MARION, dédaigneusement.

Belle cachette !

THIBAULT.

Eh! oui; car de la sorte...

MARION.

Les sergents le sauront.

THIBAULT.

Ils le sauraient, n'importe!

ROBIN COSTEAU.

Je devine! Parfait! Nous voilà triomphants!

MARION.

Ces recteurs-là, ça vous a donc poigne bien forte?

THIBAULT.

Point.

MARION.

Alors, les sergents enfonceront sa porte.

THIBAULT.

Ah! ça, je le leur défends.

MARION.

Vous!

THIBAULT, solennel.

Non, pas moi ; mais bien le privilège
De l'Université sur qui rien ne prévaut.

ROBIN COSTEAU.

Privilège par quoi, comme par sortilège,
Se cassent tous les nez contre l'huis du Collège,
Même le nez du grand prévôt.

MARION, à demi convaincue.

C'est vrai, cela ?

THIBAULT, fièrement.

Mais oui !

ROBIN COSTEAU, à Marion.

Tu vois donc, niquedouille,
Qu'il ne faut plus rêver noir comme tu rêvais.
Monsieur le grand prévôt peut faire le mauvais.
Chasse au pendu, mon vieux ! Tu reviendras bredouille !
Vers ton gibier de mort déjà tu salivais ;
Mais tu vas voir tourner tes funèbres civets
En eau de boudin et brouet d'andouille.

THIBAULT, se frottant les mains.

Gaudeamus !

ROBIN COSTEAU.

Eh bien ! la mère, est-ce à ton gré ?
As-tu le cœur moins chaviré ?

MARION.

Oui, par exemple.

ROBIN COSTEAU, allant à la Mignote dans son coin.

Et toi, tu ne dis rien, fillette ?

LA MIGNOTE.

Je n'ai rien à dire.

ROBIN COSTEAU.

Et pourquoi
Garder la mine inquiète
Alors que tous, on est coi ?

LA MIGNOTE.

Moi, je songe à ton sort quand personne n'y songe.

ROBIN COSTEAU.

Eh! quel besoin d'y songer?
Je ne suis pas en danger.

LA MIGNOTE.

Si fait.

ROBIN COSTEAU.

Non pas! C'est un mensonge.

LA MIGNOTE.

C'est toi qui mens. Le grand prévôt veut se venger...

ROBIN COSTEAU.

Et puis?

LA MIGNOTE.

Ne trouvant pas ton fils, il peut te prendre.

ROBIN COSTEAU.

Mais, ventre-Dieu, j'ai l'œil ouvert.
Il ne me prendra pas sans vert,
Et, s'il me prend, aura la peine de me rendre.
Dame! je n'ai rien fait.

LA MIGNOTE, bas.

Non, jusqu'à ce moment;
Mais j'ai comme un pressentiment
Que tu vas...

ROBIN COSTEAU, l'entraînant plus à l'écart.

Quoi?

LA MIGNOTE.

Je n'en sais rien, vraiment,
Sinon que j'en ai peur, de ce que tu vas faire.

ROBIN COSTEAU, impérieusement.

Tais-toi!

LA MIGNOTE, insistant.

Si!

ROBIN COSTEAU.

Tais-toi donc!

(Montrant Marion qui écoute.)

Elle écoute, là-bas.

LA MIGNOTE, à voix basse et suppliante.

Ah! quoi que ce soit, dis, tu ne le feras pas!

ROBIN COSTEAU.

Ça, petite, c'est mon affaire

MARION, lés interpellant.

Ah çà! dans ce coin écarté,
Quand aurez-vous fini de vous conter du tendre,
Vous deux?

ROBIN COSTEAU, grave.

Du tendre? Oh! non, la mère, en vérité,
Mais des choses que tu n'as pas besoin d'entendre,
Cependant, ni Thibault non plus. Donc, à côté,
Va parler avec lui du gas, de sa retraite,
Et, la Mignote et moi, laisse-nous seuls.

MARION.

Parbleu!
C'est fort! Nous éloigner pour lui conter fleurette!

ROBIN COSTEAU.

Es-tu folle! Dans cet instant, et dans ce lieu!

THIBAULT faisant honte à Marion.

Oui, voyons!

ROBIN COSTEAU, de plus en plus grave.

Il s'agit d'une chose secrète,
Où son bonheur, à lui, notre fils, est en jeu.
Je te le jure sur sa tête, à lui, mon fieu.
Va!

MARION, soumise.

Bien.

(Sortent Marion et Thibault allant dans la chambre de Costeau.)

## SCÈNE IV

ROBIN COSTEAU, LA MIGNOTE.

LA MIGNOTE.

Quel air tu prends soudain, si grand, si grave!
Comme tu lui parlais de haut!

ROBIN COSTEAU.

Tel je vais te parler à toi-même. Il le faut.
Sois grave et grande aussi, mon enfant.

(Elle s'approche de lui, câline. Il l'écarte doucement.)

Et sois brave!

Ne tente plus, par ton charme qui m'est si cher,
Mais dont j'étouffe en moi la mémoire abolie,
Ne tente plus, dans un nouveau coup de folie,
Les derniers désirs de ma pauvre chair.
Ce qu'ici de toi je réclame,
C'est de pouvoir, sans trouble désormais,
Nous regarder l'âme dans l'âme.

LA MIGNOTE.

Las ! Moi je t'aime encor comme hier je t'aimais.
N'était-ce pas bien de la sorte?

ROBIN COSTEAU.

Non, petite. Cette amour-là,
Il faut te dire qu'elle est morte.
Et dans ton cœur, au plus profond, enterre-la.

LA MIGNOTE.

On m'enterrera donc tout entière avec elle.

ROBIN COSTEAU.

Non, car voici bientôt qu'en toi va voir le jour,
Naissant de l'amour morte, une autre amour.

LA MIGNOTE, *effarée.*

Horreur ! Une autre amour en moi? Laquelle?

ROBIN COSTEAU.

Calme l'égarement de tes yeux inquiets,
Et que ta prime amour sourie à ta dernière !
Ta bonne foi dans une erreur fut prisonnière,
Alors que tu disais m'aimer et le croyais.

LA MIGNOTE, douloureusement étonnée.

Je croyais t'aimer !

ROBIN COSTEAU.

Certe !... Et de quelle manière
En le croyant, ton désir s'est leurré,
Puisque enfin je l'ai vu, je te le montrerai,
Moi, vieux fol, dont plus tôt l'œil se fût éclairé,
Si les ans donnaient sagesse plénière.
Imagine, petite, imagine une fleur
Dont poindrait au couchant la sève printanière.
Ce soleil, prodiguant son reste de chaleur,
Superbe encore dans sa gloire rose et verte,
C'est vers lui, toute fraîche, et sa corolle ouverte,
Qu'elle se tournerait, amoureuse, en rêvant,
Sans savoir qu'il va choir bientôt dans le ciel blême,
Et que celui qu'il faut aimer, celui qu'elle aime,
Ce n'est pas celui-là, mais le soleil levant.

LA MIGNOTE.

Tais-toi. Pourquoi tuer mon rêve?

ROBIN COSTEAU.

Pour que l'autre naisse et s'achève
Comme il doit s'achever, dans un jeune ciel bleu,
Par le soleil d'aurore à qui tu dois ta sève,
Puisqu'il la brûlera tout un long jour en feu.
Tourne-toi vers lui! Regarde! Il se lève.

LA MIGNOTE.

Mais je ne l'aime pas, lui!

ROBIN COSTEAU, qui va devenir de plus en plus paternel.

Si, petite, un peu.

LA MIGNOTE, avec un geste de dénégation.

Oh!

ROBIN COSTEAU.

Même davantage.

LA MIGNOTE, même jeu.

Oh!

ROBIN COSTEAU.

Va, je suis sincère.
Tu l'aimes.

LA MIGNOTE.

Ne dis pas cela. Mon cœur se serre.

ROBIN COSTEAU.

Tu l'aimes cependant, et plus que tu ne crois.
Tiens, par exemple, hier, parlant de sa bataille,
Quand il nous contait, beau, grand, bien pris dans sa taille,
Le verbe fier, les regards droits,
Comment il déconfit la valetaille
De ces sergents, et qu'il en avait tué trois...

LA MIGNOTE, *vivement.*

Non pas! Cinq!

ROBIN COSTEAU.

Ah! Tu vois, ses exploits, tu les goûtes.

LA MIGNOTE, *confuse.*

Mais...

ROBIN COSTEAU.

Et je dis du bien de lui, complaisamment,
Et, complaisamment, tu m'écoutes.

LA MIGNOTE, de plus en plus confuse.

Mais...

ROBIN COSTEAU.

Oh! n'en rougis pas. Tu le savais aimant;
Tu le sais aujourd'hui risquant tout pour te plaire.
Car c'est pour toi qu'avec colère
Il s'est contre sa vie obscure révolté;
C'est pour te conquérir qu'il a voulu la gloire,
Et, méprisant sa paix calme, mais noire,
Surgir dans les périls, mais aussi la clarté;
C'est pour toi, pour t'offrir, digne de ta beauté,
Un front où la légende a mis un diadème,
C'est pour être aimé de toi comme il t'aime,
C'est pour cela, le vaillant louveteau,
Qu'avec les cinq sergents il a fait la quintaine,
Éclipsé par son coup d'essai Robin Costeau,
Et, pauvre passeur de bateau,
Est passé, du coup, capitaine!
Qu'il ait, du même coup, pris ton cœur brusquement

Au vol de son aventure hautaine,
Oh! non, non, n'en sois pas confuse! C'est charmant.
Et ne crois pas non plus que j'y trouve un tourment
Et t'en juge l'âme incertaine.
La mienne est pure en ce moment
Comme une eau vierge de fontaine
Qui dans un roc vient de s'ouvrir.
Tu peux aimer mon fils sans que je m'en irrite.
C'est en ne l'aimant pas autant qu'il le mérite
Que désormais tu me ferais souffrir.

LA MIGNOTE.

Ah! je ne veux pas que tu souffres!
Et quand même, je ne peux pas, je ne peux pas.
Tu me disais hier qu'on allait vers des gouffres.
Aujourd'hui seulement j'y sens rouler mes pas.

ROBIN COSTEAU.

Non, la Mignote, pas de terreurs ni de hontes!
C'est vers des sommets que tu montes.
Et j'y monte avec toi. Haut les cœurs! Haut les fronts!
Va jusqu'au bout. Ne sois point lâche.
Dans un instant peut-être, et pour plus rude tâche,
Vers des pics plus ardus encor nous monterons.

LA MIGNOTE.

Que veux-tu dire?

ROBIN COSTEAU.

Alors qu'en aura sonné l'heure,
Sans doute que j'aurai besoin de ton soutien.
Il ne faut plus alors qu'on hésite et qu'on pleure.
Mon devoir accompli te dictera le tien.

LA MIGNOTE.

Oh! je devine! C'est... c'est ce que tu vas faire,
N'est-ce pas?

ROBIN COSTEAU.

Oui.

LA MIGNOTE.

Qu'est-ce que c'est?

ROBIN COSTEAU.

Bien! Tu verras. J'en suis certain. Mon cœur le sait.
Que tu n'en saches rien encor, je le préfère.
Mais jure que tu le feras, moi le faisant.

LA MIGNOTE, grave d'abord, puis redevenant câline.

Oui !... Dis-moi ce que c'est, à présent.

ROBIN COSTEAU, mi-grave, mi-souriant, et la baisant au front.

A présent?
Ça, petite, c'est notre affaire.

(Un silence.)

LA MIGNOTE, énervée, se dirigeant vers la fenêtre.

Ah! je voudrais qu'on y fût! On se sent
Tout oppressé de se tendre et d'attendre.

ROBIN COSTEAU, finissant par un gros soupir d'énervement aussi.

C'est vrai. J'ai hâte aussi d'en finir. Ah!

LA MIGNOTE, à mi-chemin de la fenêtre.

Costeau!

ROBIN COSTEAU, qui est loin d'elle.

Hein?

LA MIGNOTE.

Écoute, par là! Tu ne viens pas d'entendre..?

ROBIN COSTEAU.

Moi? Rien. Quoi donc?

LA MIGNOTE.

Un bruit de rames.

ROBIN COSTEAU, effrayé.

Son bateau.
A lui, peut-être! Oh!

LA MIGNOTE, à la fenêtre.

Non. Une autre barque.

ROBIN COSTEAU, à la fenêtre aussi.

Tiens! Tiens! Pleine de gens qui portent des épieux.

## SCÈNE V

LES MÊMES, MARION, THIBAULT.

MARION, entrant vivement, suivie de Thibault.

Robin, Robin, depuis un moment je remarque,
Par la lucarne ouvrant au ras des pieux,
Que la ruelle, pour l'ordinaire déserte,
Grouille de gens à foison.

THIBAULT.

Ils parlent bas. On se concerte.

ROBIN COSTEAU.

Allons, c'est fait.

MARION.

Tu dis ?

ROBIN COSTEAU

Qu'on cerne la maison,
Que le Gouret a l'âme policière
Et s'y connaît en trahison,
Que Flora n'a pas pu remettre à la raison
Sa vieille bête carnassière,
Et que nous voilà pris dans une souricière.

MARION, montrant la fenêtre.

Par là ?

ROBIN COSTEAU.

Gardé.

LA MIGNOTE, à la fenêtre.

La barque est au bas, en effet.

ROBIN COSTEAU, s'approchant d'elle, et bas.

Souviens-toi !

LA MIGNOTE, grave et bas.

Ce que tu voudras fait, sera fait.

MARION, gémissant.

Mon Dieu !

ROBIN COSTEAU, la faisant asseoir.

Le gas est sauf. Donc, toi, pas de musique !

THIBAULT.

Tu sais que j'ai beaucoup, beaucoup d'effroi.

ROBIN COSTEAU.

Cache-le. Fais honneur à la métaphysique.

## SCÈNE VI

Les Mêmes, HUGUES D'ESTOUTEVILLE, à la cantonade.

HUGUES D'ESTOUTEVILLE, après qu'on a frappé violemment à la porte.

Holà ! Ho !

ROBIN COSTEAU.

Qui va là ?

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Ouvrez ! Au nom du Roi !

ROBIN COSTEAU.

Au nom du Roi, du diable ou d'un autre, n'importe !
Je suis chez moi. Je n'y reçois gens qu'à mon gré.

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

J'y, cependant, Dieu me damne, entrerai.

ROBIN COSTEAU.

Alors, en brisant ma porte.

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Sus ! Qu'on la brise !

(La porte est cognée à grands coups.)

ROBIN COSTEAU, criant.

Elle est en bon bois bien serré.

THIBAULT.

A quoi bon l'exciter encor? Mieux vaut te taire.

MARION.

Oui.

LA MIGNOTE.

Oui.

ROBIN COSTEAU.

Du tout! Je veux, et j'y mets tout mon soin,
Qu'il soit exaspéré.

LA MIGNOTE, bas.

Pourquoi?

ROBIN COSTEAU, même jeu.

J'en ai besoin.

(A voix forte, pendant que les coups redoublent.)

Va va, cogne! Fais-en le siège militaire.
Elle est armée aussi, de fer à chaque coin.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, HUGUES D'ESTOUTEVILLE, SERGENTS DU PRÉVOT.

(Par la porte enfoncée entre le grand prévôt suivi de nombreux sergents qui garnissent le fond, après qu'il est descendu.)

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

La voilà quand même par terre.

ROBIN COSTEAU.

Et toi bavant de rage aux plis de ton menton
Comme si tu prenais par la bouche un clystère.

HUGUES D'ESTOUTEVILLE, écumant.

Ah! ça, guenille, gueux vivant à croppeton,
Argotier, malandrin, truand, chien, race vile,
De quel droit oses-tu me parler sur ce ton,
A moi, le grand prévôt, Hugues d'Estouteville?

ROBIN COSTEAU.

Du droit que prend tout bon Parisien de Paris,

Le droit de rire au nez des tout-puissants surpris,
Surtout quand ils vous ont ce groin-là, messire,
Lequel semble un derrière avec un nez de cire.

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Eh bien! nous verrons si tu ris,
Quand on va t'emmener... Tu sais pourquoi?... T'occire!

ROBIN COSTEAU, ironiquement précieux, et très vite.

Pardon, monsieur du grand prévôt!
Mais ce terme rien ne vaut.
Terme impropre : et j'en appelle,
Comme tel le récusant,
A Thibault, maître ès arts et massier, cy présent,
Qui, d'ailleurs, ne choit pas (et ce bien te rappelle!)
Sous ta coupe ni ta coupelle,
Mais te met au cul la pelle,
Car il, de par sa dite qualité,
Dépend des tribunaux de l'Université.
Et maintenant, pour ta gouverne et nos gouvernes,
Revenons à « t'occire »...

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Assez de balivernes!
Voilà longtemps, trop, que je me contiens.
Celui-là, soit, échappe à ma justice.

Je n'en ai cure, au fait. Non plus d'aucun des tiens.
Mais il est temps sur toi qu'elle s'appesantisse.
Car toi, gredin, tu m'appartiens.

ROBIN COSTEAU.

Pas pour m'occire, encore un coup ! J'y tiens.
Mais pour me pendre. Occire implique qu'on massacre;
Donc, avec une arme.

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Oui; par exemple, un couteau,
N'est-ce pas ?

ROBIN COSTEAU.

Juste.

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Ainsi que toi, Robin Costeau,
As massacré messire l'archidiacre.

ROBIN COSTEAU, à part.

Il croit que c'est moi. Bon ! Il vient à mon secours.

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Que dis-tu ?

ROBIN COSTEAU.

Je dis : « Oui, c'est moi ! » mais sans jactance.

MARION THIBAULT et LA MIGNOTE.

Comment !

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Bien ! Aveu vaut sentence.

ROBIN COSTEAU, vivement, aux trois siens, et bas.

Vous, ne bougez ! Muets et sourds !
Il s'agit de gagner pour le gas quelques jours.

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Que leur dis-tu tout bas ?

ROBIN COSTEAU, négligemment.

Des riens sans importance,
Des riens qu'on aime pourtant
A dire aux siens en partant,
Quand on part pour la potence.

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

C'est fini ?

ROBIN COSTEAU.

Si tu veux !

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Alors, en route !

(Aux sergents.)

Vous,

Happez-le !

(Des sergents saisissent brutalement Robin Costeau.)

ROBIN COSTEAU.

Là ! Tout doux ! Tout doux !

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Boutez-lui rude corde aux mains.

ROBIN COSTEAU.

Non, par ma fine.

Pas trop rude ! J'ai la peau fine.

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Une autre au col.

ROBIN COSTEAU, minaudant.

Ah !... pas encor !

(Avec une expression extrêmement comique.)

Gros inhumain !

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Va, vieux drôle, fais le gamin!
De la happe au gibet pas long n'est le chemin
Ni la procédure épaisse
Pour les gueux de ton espèce.
Jugé ce soir, pendu demain!

ROBIN COSTEAU.

Eh! donc, jusqu'à demain laisse-moi de la marge.
Ce soir, à ta santé si je veux boire un coup,
Qu'au moins je le boive à mon goût,
Lampé d'un trait, la gueule au large,
Et sans cravate autour du cou!

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN SERGENT.

LE SERGENT, du haut de l'escalier.

Messire, un homme avec un clergeon...

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Qu'il s'en aille!

LE SERGENT, descendant un peu.

Veut vous parler.

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Au diable !

LE SERGENT, même jeu.

Il dit que c'est urgent.

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Suis-je aux ordres de la canaille?

LE SERGENT, en bas.

Le clergeon dit...

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Qu'on les chasse en chargeant!

LE SERGENT, de tout près.

Dit qu'il vient de la part de damoiselle
Flora...

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

C'est faux! J'étais tout à l'heure chez elle.

LE SERGENT.

Il dit bien : « Flora ».

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Diable ! Alors, s'il dit Flora,
C'est donc Flora.

LE SERGENT.

D'ailleurs, il vous expliquera,
Ajoute-t-il...

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Bon ! Bon ! Fais entrer ! Tout de suite.

(Sort le sergent.)

## SCÈNE IX

LES MÊMES, moins LE SERGENT.

LA MIGNOTE, bas, à Robin Costeau, et vite.

C'est Villon ! N'ayant pu, pour servir notre fuite,
Venir à temps, il va tenter...

ROBIN COSTEAU.

Par quel moyen?
Puis, à quoi bon? La chose allait si bien!

## SCÈNE X

LES MÊMES, VILLON, MICHAULT.

VILLON, entrant vivement suivi de Michault, et tous deux restant au haut de l'escalier.

C'est nous!

MARION.

Ah! grand Dieu!

ROBIN COSTEAU, effaré en voyant son fils.

Lui!

(A Villon, avec désespoir.)

Qu'as-tu fait là?

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Silence!
Moi seul je parle.

VILLON, descendu en scène.

Et moi, je ne dirai donc rien?
Ah! si!...

(Très rapidement jusqu'à la fin.)

Lui parti, je m'élance.
Trop tard! Maison cernée! Un des sergents
Me dit qu'on vient ici prendre des gens
Pour les pendre. Je perds la tête.

(Désignant Michault.)

Je cours chez lui. Je lui dis tout. Nous sommes fous.
Il sort comme une tempête.
Il crie : « Être avec eux! » « Avec eux! » je répète.
Il n'a qu'une idée : être ici.
Moi de même. Et nous voici.

(A Hugues d'Estouteville, avec une gravité burlesque.)

Maintenant, mon vieux roi Charle,
Puisque tu veux parler, parle!

HUGUES D'ESTOUTEVILLE, désignant Michault.

Quel est cet homme?

MARION, douloureusement.

C'est mon enfant.

ROBIN COSTEAU, simplement.

Notre enfant.

HUGUES D'ESTOUTEVILLE, à Michault, en désignant Robin Costeau.

Tu viens crier merci pour lui? Point ne l'espère.
Fais-lui tes adieux, à ton père.
Il sera mort demain au jour levant.

MICHAULT, lentement.

Je ne crois pas, messire.

(Il descend lentement l'escalier.)

ROBIN COSTEAU, bas, à la Mignote, pendant que Michault descend.

Oh! qu'il se taise!... Tâche
Qu'il puisse le comprendre! Un geste! Un signe! Mieux!
Un regard! Il fera ce que voudront tes yeux.

LA MIGNOTE, bas, à Robin Costeau.

Quoi! Tu veux que je l'aime, et tu veux qu'il soit lâche!

MICHAULT, en bas, à Hugues d'Estouteville.

Donc, messire, c'est lui qu'on arrête?

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Oui.

MICHAULT, calme.

Pourquoi ?

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Pour le conduire à la potence.

MICHAULT, les dents serrées, calme encore.

Je dis : « Sur quel arrêt? »

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Ce soir j'aurai sentence.
Un aveu vaut flagrant délit. Telle est la loi.

MICHAULT, stupéfait.

Un aveu!

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Certe.

MICHAULT, contenant sa colère.

Il vient d'avouer?

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

En substance.

MICHAULT, éclatant.

Mais quoi donc, enfin, quoi, messire, voyons, quoi?

HUGUES D'ESTOUTEVILLE.

Que c'est lui qui tua l'archidiacre.

MICHAULT, très simplement.

C'est moi.

MARION, LA MIGNOTE, THIBAULT, VILLON, HUGUES D'ESTOUTEVILLE, chacun dans le sentiment que lui inspire la situation.

Ah!

(Un grand silence.)

ROBIN COSTEAU, très simplement aussi.

Monsieur le prévôt Hugues d'Estouteville,
Si j'étais malandrin, gueux, chien et race vile,
Comme vous le disiez tantôt injustement,
J'accepterais sans honte un pareil dévouement.
Mais je ne le suis pas, convenez-en, messire;
Car je refuse.

MICHAULT, suffoqué.

Quoi!

ROBIN COSTEAU, avec tendresse.

Que ton grand cœur désire,
Mon fils, montrer ainsi combien je te suis cher,
C'est une fête pour le mien, et j'en suis fier,

MICHAULT.

Mais…

ROBIN COSTEAU, avec grandeur.

Non, n'insiste pas, mon fils, je t'en conjure.
En poussant au delà tu me ferais injure.
A te sacrifier je te crois résolu.
Mais l'acte est accompli, puisque tu l'as voulu.

MICHAULT, dans une violente et croissante exaltation.

Ah! messire, c'est lui, lui, qui se sacrifie,
Vous voyez bien! C'est pour le payer de sa vie,
Mon crime, qu'il m'avait éloigné prudemment,
Et qu'il vous a menti, messire, et qu'il vous ment,
Et qu'il s'entête dans sa pieuse imposture,
Et qu'il vous mentirait encore à la torture
Plutôt que d'abjurer son héroïque aveu,
Et que même là-haut, à la face de Dieu,

De Dieu qui le menace ou de Dieu qui l'implore,
Je le lis dans ses yeux, il mentirait encore!
Mais moi, messire, moi, je dis la vérité.

(A son père qui essaie de le dominer en le regardant fixement.)

Ne me regarde pas d'un regard irrité!
Je te désobéis, cette fois, oui, mon père.
Tu tiens bon. Moi de même. Et nous ferons la paire.
Je suis ton fils. Je vaux autant que tu valus.
Ce dont tu ne veux pas, je n'en veux pas non plus.

ROBIN COSTEAU, très posément, au grand prévôt.

Messire, à pareil duel il n'est ni fin ni trêve.
On peut pourtant le clore, et d'une façon brève.

(A Michault, sévèrement.)

Tu prétends que c'est toi qui commis le crime?

MICHAULT, résolument.

Oui.

ROBIN COSTEAU.

Prouve-le! Quel témoin t'a vu, disant : « C'est lui »?

MICHAULT.

Aucun, certes. J'étais tout seul à le commettre.

ROBIN COSTEAU, triomphant.

Ah!

MICHAULT.

Mais en revenant, fier de ce coup de maître,
Je l'ai conté, les mains encor rouges de sang,
Devant trois témoins.

ROBIN COSTEAU.

Qui?

MICHAULT.

Toi-même, ici présent,
Ma mère, et la Mignote.

ROBIN COSTEAU.

Eh bien! moi, je le nie.
(A Marion.)
Toi, parle!

MARION.

Moi! Me mettre à semblable agonie!
Tu n'as donc plus de cœur? Ou quel cœur me crois-tu?
Ah! si lâche qu'il soit, quelque sort qu'il ait eu
Aux plus infâmes jours de ma noire existence,

Penses-tu qu'il pourrait dicter votre sentence,
Et ne comprends-tu pas tout ce qui me défend
D'envoyer à la mort mon homme ou mon enfant?

ROBIN COSTEAU, à la Mignote.

Il ne reste que ton témoignage, petite.

MICHAULT.

Oui, dis la vérité comme je te l'ai dite.
Va, parle!

ROBIN COSTEAU, à la Mignote, à mi-voix.

Songe, la Mignote, à ton serment!
Si tu m'aimes ainsi qu'il faut m'aimer, vraiment,
Souviens-toi!

LA MIGNOTE, bas.

Par pitié!

ROBIN COSTEAU, la fascinant du regard.

Fais ce que tu dois faire.

(A Hugues d'Estouteville, résolument.)

Messire, le témoin a vu toute l'affaire.

(Il regarde de nouveau la Mignote fixement.)

LA MIGNOTE, essayant d'échapper à son regard.

Oh!...

(En cédant, et à voix très basse, mais affirmant avec la tête.)

Oui.

ROBIN COSTEAU.

Son témoignage est donc digne de foi.

LA MIGNOTE, même jeu.

Oui.

ROBIN COSTEAU, la tenant comme hypnotisée sous son regard.

Quel homme a tué l'archidiacre?

LA MIGNOTE, en tombant écrasée.

C'est toi.

(Robin Costeau tend ses poignets et son col aux deux sergents qui viennent le ligotter sur un geste du grand prévôt.)

RIDEAU.

# ACTE V

## LE DERNIER CARREFOUR AVANT MONTFAUCON

# ACTE V

---

A droite, aux premiers plans, grands arbres.

A gauche, aux premiers plans, arbustes et buissons.

En scène, de-ci, de-là, grosses pierres moussues et troncs d'arbres couchés pouvant servir de sièges.

A ce carrefour arrivent, y débouchant à gauche, la route qui vient de Paris, et y débouchant au fond, à gauche, un chemin. De ce carrefour part, à droite, au fond, la route menant à Montfaucon.

Cette route est vue, d'abord s'enfonçant sous les grands arbres de droite, où elle va faire un coude. On la voit ensuite reparaître aux plans suivants, dessinant des lacets au flanc de collines incultes, jusqu'à la dernière colline, éloignée d'une lieue environ, et au sommet de laquelle se profile sinistrement sur le ciel bleu la silhouette noire du gibet carré, lointaine, mais assez nette, toutefois, pour qu'on y distingue trois pendus.

L'aurore vient de se lever. On est en avril.

## SCÈNE PREMIÈRE

MARION, THIBAULT, VILLON.

MARION, *assise sur une pierre.*

Plus d'espérance, alors?

THIBAULT, *navré.*

Aucune!

VILLON, *même jeu.*

Aucune!
Le grand prévôt durement
Se tient clos dans sa rancune.
Flora ne peut plus rien sur lui pour le moment.
C'est un joueur s'escrimant
Contre un banquier sans pécune.

THIBAULT.

De mon côté, j'ai fait appel du jugement,
Disant que l'affaire on doit mettre

Aux mains de l'Université,
Dont Robin fut jadis l'honneur et la fierté.
Malgré l'appui, pour ce, prêté
Par Jean de Conflans, mon bon maître,
Qui fut aussi le sien dans ces glorieux jours
Et qui, depuis, l'aime toujours,
Malgré tout, nous n'avons rien obtenu, la mère.
Mon maître et moi, pourtant, avions élaboré
Belle oraison à fin de référé,
Traitant, in utroque jure,
Primo, contre ledit arrêt, comme sommaire,
Secundo, des effets du dit, comme hâtifs,
Et requérant au moins sursis pour ces motifs.
Les gens du Châtelet n'ont point voulu m'entendre.
Et sauver notre ami par quelque autre moyen,
C'est à quoi désormais nul ne saurait prétendre,
Puisqu'elle-même, elle, vous voyez bien,
Elle, l'alma mater, la mère forte et tendre,
L'Université, n'y peut rien !

MARION.

Plus d'espérance, alors ?

THIBAULT, plus navré encore que tout à l'heure.

Aucune !

VILLON, même jeu.

Aucune !

MARION, dans une rêverie, à demi folle.

Las ! las ! Des vieilles fleurs qui l'ont tant parfumé,
Mon pauvre joli mois de Mai,
Il ne m'en demeurait plus qu'une.
Fraîche encor, soleil mort devenu clair de lune,
C'était le doux fanal sans cesse rallumé
Au préau de sombre infortune
Où rôde mon cœur enfermé.
Sa clarté me parlait. Elle va donc se taire !
Ah ! ne la tuez pas, par pitié, durs autans,
La fleur qui me parlait toujours de mon printemps,
L'unique fleur de mon maigre parterre !
Las ! las ! Au dolent promenoir
Il ferait noir, noir, noir, si noir,
Pour le prisonnier solitaire !

THIBAULT.

Votre fils, vous l'aimez, il vous aime, voyons !

MARION, comme plus haut, par moments.

Les fils ! Les fils ! Ils sont des hommes.

Et c'est, aveugles que nous sommes,
Pour d'autres que nous les choyons.
Quand ils sont grands, ils nous quittent pour elles.
Adieu, la mère, et ses chagrins, et ses querelles !
Où donc est-il, mon fils? Pourquoi n'est-il pas là?

THIBAULT.

Je ne sais pas.

VILLON.

Moi non plus.

MARION, chantonnant.

Lon, lon, la!
La chanson le sait. Chantez-la!
La chanson, landigue, lon la,
Des tourtereaux aux tourterelles.

(Se remettant à parler, très douce.)

Oui, oui, sans doute! Lui, pareillement, parbleu,
Il m'en a fait voir, et de grises,
Mon Robinot, toujours virant à toutes brises.
C'était ainsi déjà même en notre temps bleu,
Quand j'étais jeune encor, brune gaillarde brune.
Souvent il me quitta, je le sais, pour plus d'une.
Mais il m'aimait cependant, voyez-vous;

Car point ne me laissa quand mauvaise fortune
Me fit recluse à la prison des fous;
Mais alors me fut bon quand même,
Plus doux, plus tendre, souriant
Dès que j'allais l'injuriant,
Si j'étais tout verjus, étant tout crème,
Me revenant de-çà, de-ci,
Comme avril tiède après hiver transi,
Comme Pâques dessus Carême;
En sorte que toujours et toujours je l'aimais
Malgré les si, les car, les mais;
Et maintenant, à cette heure suprême,
Comme toujours, plus encor que jamais,
Mon pauvre vieux Robin, je l'aime.

(Elle se met à pleurer.)

THIBAULT.

Ne pleurez pas, pourtant, la mère, ainsi,
Quand tout à l'heure il va nous faire ici
Ses tristes adieux au passage.
Il meurt comme un héros. Ayez souci
Que, mourant dans la gloire, il ait loisir aussi
De mourir en paix comme un sage.

VILLON.

Tu parles bien, Thibault, d'un ton sentencieux,

Si, qu'on dirait que tu lis dans un livre.
Mais beau discours, de deuil point ne délivre.
Qu'on meure tel ou tel, c'est tout un à ses yeux,
Puisque c'est mourir, quoi qu'on fasse;
Et d'en pleurer, voilà ce qui nous va le mieux.
Lui-même, avec la mort se trouvant face à face,
Il en a le cœur gros aussi, va, sois-en sûr,
Notre ami, qu'aujourd'hui l'azur
Pour la dernière fois enivre.
Songeant que jamais plus, le pauvre cher,
Il n'en boira le vin joyeux et clair
Aux jours ténébreux qui vont suivre,
Il doit en avoir froid, lui, dans toute sa chair,
Lui qui aimait tant à vivre!

(Il se met à pleurer aussi, et Thibault de même, silencieusement.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, ROBIN COSTEAU, RAGUYER, SERGENTS.

ROBIN COSTEAU, à la cantonade, d'une voix forte et gaie.

C'est là! Nous y voici.

(Il entre, escorté des sergents que commande Raguyer.)

MARION, THIBAULT, VILLON, à sa voix entendue.

Lui!

MARION, voulant se jeter dans ses bras, en larmes.

Mon Robin!

ROBIN COSTEAU.

Attends,

La mère!

(A Thibault et à Villon qui font le même geste qu'elle.)

Et vous de même, avant de fondre en larmes!
Que diable! On a tout le temps.
On n'est pas à court d'instants.
Ces messieurs les hommes d'armes
Ne sont pas rébarbatifs,
Ni trop durs de la charnière;
Mais, sachant pour quels motifs
Je fais ici mon étape dernière,
Loin de vouloir m'en contester le droit
Ni m'en rien marchander de façon chicanière,
M'en donneront plutôt, j'en réponds, de surcroît.
Vous allez voir, si quelqu'un point n'y croit.

(A Raguyer, chef des sergents, qui lui obéit en effet.)

Délie un peu mes mains, bon sergent, de manière

Que bien je puisse, du côté gauche et du droit,
Gesticuler, là, sans être à l'étroit.

(Raguyer lui ayant délié les mains, il gesticule et s'étire joyeusement.)
(Au reste de la troupe, qui obéit aussi.)

Vous, écartez-vous! Bien! Plus loin! Jusqu'à l'ornière!
Parfait! Voilà qui va des mieux. Comme ils sont doux!

(Avec un air de capitaine à ses soldats.)

Sergents, je suis content de vous!

(A Marion, Thibault et Villon.)

Hein! mes chéris, cela vous semble étrange,
Qu'à mon ordre ici tout s'arrange?
Un vieil usage en est la cause. Au condamné,
En cet endroit, un quart d'heure est donné
Où les sergents font tout ce qu'il désire.

(Il feint de se sauver et est rattrapé par deux sergents.)

Sauf le lâcher, bien entendu!
Mais, avant qu'on soit pendu,
La loi vous traite en messire
Et vous permet de dire, ainsi traité,
Aux gens qu'on aime un mot en aparté,
Tout à votre aise, et presque en liberté.
Dame! C'est l'étape dernière.
Après, c'est Montfaucon.

(A Villon, en le prenant par l'oreille, et en lui montrant le gibet, à l'horizon.)

Là-bas, petit, tu vois!

VILLON.

Je sais. Je suis ici venu plus d'une fois,
Musard, les jours d'école buissonnière,
Pour assister à cet adieu
Qu'ont le droit de faire en ce lieu,
A leur famille, à leurs amis, à l'existence,
Ceux que là-bas attend la...

(Il s'arrête, baissant la tête.)

ROBIN COSTEAU.

La potence.
Va, dis le mot. Ça n'a pas d'importance.
Le mal qu'on y sent ne s'attrape pas.
Quand tu venais céans, c'était pourquoi?

VILLON.

Par cas.

ROBIN COSTEAU.

Tu faisais bien, petit, d'y venir. L'assistance
N'est jamais grande ici; car c'est là-bas
Que la foule se porte en tas,
Là-bas, où les voyeurs et goinfres de trépas
Ont tout leur soûl grasse pitance.

Ici viennent, sans plus, non pour s'offrir gala,
Mais pour pleurer avec le pauvre hère,
Ceux que jadis les siens il appela.
Or, de ces chers aimés, alors qu'on en est là,
Le nombre devient précaire.
Comme hirondelles, quand hiver leur fait la guerre
Après les beaux jours révolus,
(Avec une mélancolie où pointe un sourire goguenard.)
Il n'en reste guère, guère,
Il n'en reste guère plus.

MARION, la voix brisée d'émotion.

Je suis là, mon Robin.

ROBIN COSTEAU, attendri aussi.

Oui, oui, merci, ma vieille!

THIBAULT et VILLON, même jeu.

Nous de même!

ROBIN COSTEAU, même jeu.

Merci, Thibault! Merci, petit!

THIBAULT, timidement, en hésitant.

Dame! On est aujourd'hui ce qu'on était la veille.
Si... d'autres...

ROBIN COSTEAU, *vivement.*

Ce n'est pas pour eux que j'ai rien dit,
Dieu m'en préserve!
(*Avec gravité et noblesse.*)
Ils font ce qu'ils croient devoir faire;
Et, le faisant, ils ont raison, s'ils sont heureux.
Ma bénédiction n'en est pas moins sur eux.
Et qu'ils ne soient pas là, d'ailleurs, je le préfère.
Sans doute qu'avec eux, faible, j'aurais pleuré.
Or, pleurer n'est point mon affaire;
Et, mourant sans les voir, je meurs mieux à mon gré.
(*D'un ton résolu et joyeux.*)
Il s'agit maintenant d'avoir la mine allègre,
Le nez rieur, l'œil clair et bien fendu,
Et que tous ces badauds, à qui régal est dû,
Se régalent d'un beau pendu.
Par ma panse, en tous cas, ils ne l'auront pas maigre!
Je suis rond comme un poupon
Et de ferme consistance.
Pour faire figure en gland de potence,
Je ne crains personne, à moi le pompon!
Monsieur du happe-chair, n'en prends pas à ton aise!
Si toi, pingre vétillard,
Sur le prix de la corde as lésiné d'un liard,
Moi, la rompant quand j'y danserai mon anglaise,

Je ferai voir à tous, vrai Dieu!
Que tu n'es qu'un fesse-mathieu,
Et le poids que mon cul pèse.

(Il tombe assis par terre.)

RAGUYER, lui frappant sur l'épaule.

Allons!

ROBIN COSTEAU.

Quoi?

RAGUYER.

C'est fini.

ROBIN COSTEAU.

Quoi?

RAGUYER.

Les quelques instants.
L'heure a sonné que d'ici l'on déloge.

ROBIN COSTEAU, plaisamment étonné.

L'heure a sonné, tu dis! A quelle horloge?
Je n'ai rien entendu.

RAGUYER.

Mais moi, j'entends
Que tu bavardes sans relâche et qu'on s'attarde.

ROBIN COSTEAU.

Eh! bon sergent, si je bavarde.
C'est pour faire passer le temps.

RAGUYER.

Il est passé.

ROBIN COSTEAU.

Tu crois?

RAGUYER.

Mais je t'assure;
Et je t'en ai servi, tu sais, bonne mesure.

ROBIN COSTEAU.

Tel te soit là-haut le ciel mesuré,
Brave sergent! J'en vais à Dieu porter commande.
En attendant, le temps a passé, déluré,
Sans que ceux-là, qui me sont chers, aient trop pleuré;
C'est tout ce que je demande.
Un mot encore, et je m'en vais.

(A Thibault, en lui montrant Marion, affalée dans sa douleur.)

Thibault, je fus parfois pour elle bien mauvais
Et lui fis, plus souvent qu'à son tour, durs chevets.
A tes soins je la recommande.

Il faut lui parler doux, gentil, être endurant,
Surtout quand démence la prend.
Elle est un peu criarde, un brin gourmande,
Mais bonne femme au demeurant;
Et, malgré tout le mal, petit et grand,
Que je lui fis, las! et que je regrette,
Pour son cœur toujours adorant,
Je l'aimais bien, la pauvrette!

MARION, voulant se jeter dans ses bras.

Robin, Robin; ne t'en va pas!

(Thibault et Villon la retiennent.)

ROBIN COSTEAU, à Raguyer.

Allons, sergent, cette fois-ci, c'est l'heure.
J'en ai trop dit, puisqu'elle pleure.
Marchons et relevons le pas!
Il faut arriver là-bas
Non pas à la triste allure
D'un curé qui geint, lassé :
Requiescat in pace;
Mais, carré de l'encolure,
Comme un drille sans remord
Qui chante au nez de la mort
Ma tanture lure lure!

## SCÈNE III

Les Mêmes, UN SERGENT, VOIX à la cantonade.

VOIX, à la cantonade, encore lointaines.

Sus! Sus! A mort! A mort!

ROBIN COSTEAU.

Qu'est ceci, bon sergent?

RAGUYER.

Point ne le sais.

UN SERGENT, accourant.

Alerte! Alerte!
Ce sont gueux armés nous chargeant.

RAGUYER, indigné.

Nous chargeant, nous, gens du roi!

LE SERGENT.

Certe.

VOIX à la cantonade, moins lointaine

Tue! A mort!

LE SERGENT.

Le poste du bois
Est déjà mis en déroute,
Et nous allons de même être aux abois.

VOIX à la cantonade, plus proches.

Truands à la rescousse!

ROBIN COSTEAU, avec joie, se contenant.

Ah!

LE SERGENT, emmenant Raguyer vers le fond et lui désignant le bois à droite.

Vois! Barrant la route,
Voici qu'ils sont, en vrais soudards,
Alignés par lignes complètes,
Et qu'ils posent flèches et dards
Aux cordes de leurs arbalètes.

RAGUYER.

C'est, ma foi, vrai!

(A ses hommes, réunis au fond.)

Chargeons! Montjoie et Saint-Denis!

VOIX à la cantonade, très proches.

Tue !

(Une volée de flèches arrive sur les sergents, arrêtant leur élan.)

RAGUYER.

Ils tirent droit !

(Deux hommes frappés sont tombés par terre.)

LE SERGENT.

Trop... Deux tués !

RAGUYER.

Pas possible !

LE SERGENT.

Vois !... Dame ! On est en tas. Ça leur fait large cible.
Égaillons-nous, plutôt !

RAGUYER.

Non, non ! Restons unis.
Ripostons !

(Les sergents envoient à leur tour une volée de flèches.)

MARION, bas, à Robin Costeau.

Toi, mets donc à profit la riote !

ROBIN COSTEAU.

Pourquoi?

MARION.

Pour fuir.

THIBAULT.

Oui!

VILLON.

Oui!

ROBIN COSTEAU.

Vous êtes fous!
Mais c'est le gas et la Mignote!

VOIX, tout à fait proches, où l'on distingue, en effet, celles de la Mignote et de Michault.

A mort!

RAGUYER, à ses hommes, qui commencent à lâcher pied.

Nous, en retraite!

(Une nouvelle volée de flèches arrive sur les sergents, parmi lesquels est Robin Costeau qu'ils entourent.)

ROBIN COSTEAU, frappé d'une flèche, sans que personne le voie.

Ah !

RAGUYER, à Robin Costeau.

Toi, viens !

ROBIN COSTEAU.

Avec vous !
Oh ! non, bon sergent !

RAGUYER.

Dépêche !

ROBIN COSTEAU.

Je ne veux pas, d'abord. Puis,
Même voulant, je ne puis.
Quelque chose m'en empêche.

RAGUYER.

Et quoi donc ?

ROBIN COSTEAU.

Quoi ! Cette flèche.
Tiens, ici, regarde-la.

(Il arrache la flèche de son flanc, et tombe assis sur la pierre.)

## SCÈNE IV

Les Mêmes, MICHAULT et LA MIGNOTE, à la cantonade.

MICHAULT, d'une voix forte.

La dague au poing !

LA MIGNOTE, idem.

A la truande !

LE SERGENT, lâchant pied.

Ils sont trop !

(Les autres sergents le suivent dans sa fuite.)

RAGUYER.

Eh bien ! Vous ! Quoi donc ? On se débande !
Ma foi, sauve qui peut ! Tant pis !

(Montrant Robin Costeau blessé.)

Laissons-le là !

(Il se sauve à son tour, pendant qu'arrivent les truands, Michault et la Mignote en tête.)

## SCÈNE V

Les Mêmes (moins RAGUYER et LES SERGENTS), et avec MICHAULT, LA MIGNOTE et les Truands.

MICHAULT.

Hardi, les gas!

LA MIGNOTE.

Victoire pleine!

MICHAULT.

Mon père est là?

ROBIN COSTEAU, brusquement debout.

Oui.

MICHAULT, aux truands.

Par la plaine
Donnez-leur bien la chasse!

(Sortent les truands poursuivant les sergents.)

## SCÈNE VI

ROBIN COSTEAU, MARION, MICHAULT,
LA MIGNOTE, THIBAULT et VILLON.

MICHAULT, à son père.

Toi,
Vite, avec nous, mon père!

LA MIGNOTE.

Oui, vite,
Que toute poursuite on évite.

MICHAULT.

Pour te sauver on a de quoi.

LA MIGNOTE.

Un cheval.

MICHAULT.

De l'argent.

LA MIGNOTE.

Tout!

ROBIN COSTEAU, retombant assis.

Excepté moi-même.

MICHAULT et LA MIGNOTE.

Comment cela?

MARION.

Qu'as-tu, Robin? Toi, si vaillant...

MICHAULT.

Te voilà faible!

LA MIGNOTE.

Défaillant!

THIBAULT.

Les yeux tournés!

VILLON.

Le front tout blême!

ROBIN COSTEAU.

J'ai, mes petits, que je vais trépassant.
J'ai que je perds tout mon sang
Là, par cette blessure...

(Il montre sa plaie d'où le sang coule.)

TOUS.

Ah!

ROBIN COSTEAU, à Michault et à la Mignote.

Qu'en me traversant
Une de vos flèches m'a faite.

MICHAULT.

Une des nôtres!

ROBIN COSTEAU.

Certe! Et j'en ai l'âme en fête.

LA MIGNOTE, effarée, et jetant son arbalète.

Mais j'en ai tiré, moi, j'en ai tiré, grands Dieux!

ROBIN COSTEAU, lyriquement.

Ah! si c'est la tienne, tant mieux!

LA MIGNOTE.

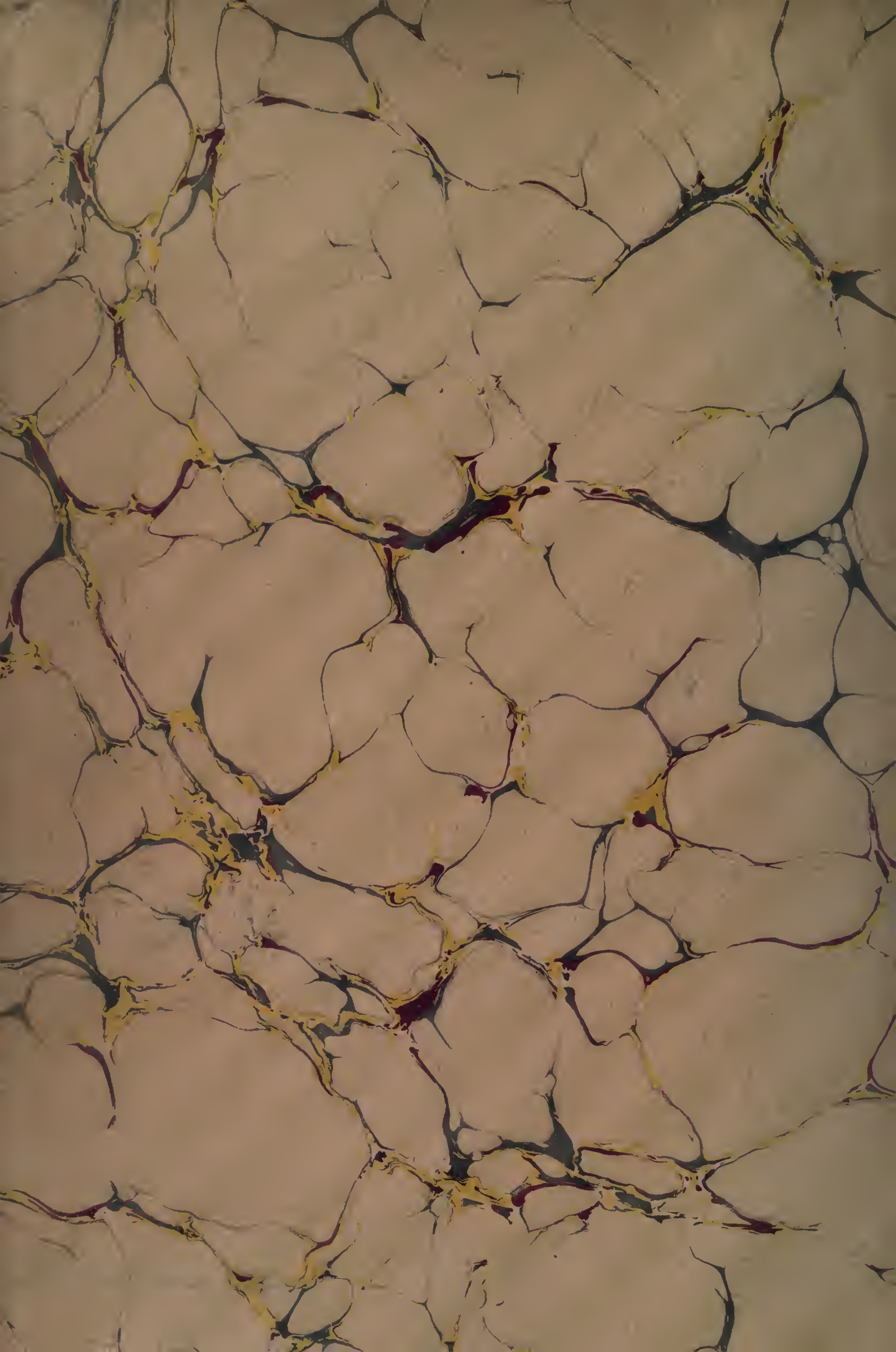
Que dis-tu là?

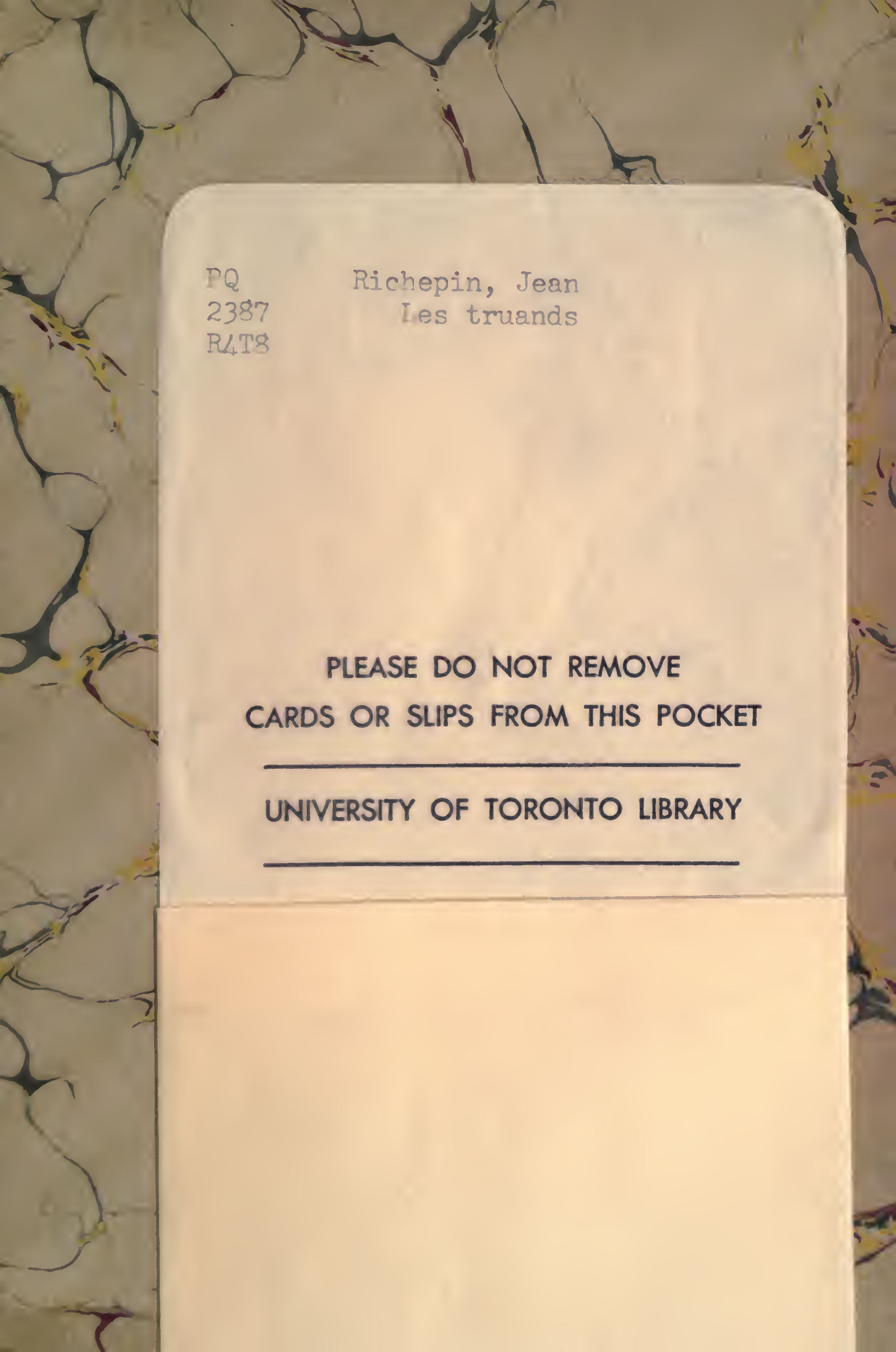
ROBIN COSTEAU.

Rien! Rien! Point ne t'en effarouche.
Tu sais, quand on est près, tout près de s'en aller,
On dit n'importe quoi qui vous vient à la bouche,
On parle... au hasard, pour parler.
Mais ce n'était pas ça que j'avais à vous dire;
C'était... d'être heureux... amoureux,
Et que moi-même, au seuil de la mort qui m'attire,
Je suis plein de bonheur à vous sentir heureux.
Et j'avais à vous dire encore...
Quoi donc?... Je ne sais plus... Si! Si!
Je vais le retrouver. Voici!...
Attends un peu, la mort, attends, pécore!
Tu ne veux pas? Allons! C'est bien. Marche! J'y suis.
Prépare tout pour nos épithalames.
Je n'ai jamais fait attendre les dames.
Mon nez va devant. Je le suis.

(Il s'est levé sur le troisième avant-dernier vers, et, après avoir dit le dernier, il tombe mort, la face en avant.)

RIDEAU.





PQ
2387
R4T8
Richepin, Jean
Les truands
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

